

# Les Lauréats

■ 2 0 0 4



LES PRIX DU QUÉBEC

Québec 

# Les Lauréats

■ 2 0 0 4

PRIX ATHANASE-DAVID



Naim  
KATTAN 8

PRIX MARIE-VICTORIN



Graham  
BELL 12

PRIX LÉON-GÉRIN



Henri  
DORION 16

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS



Maurice  
SAVOIE 20

PRIX DENISE-PELLETIER



Walter  
BOUDREAU 24

PRIX ALBERT-TESSIER



Pierre  
HÉBERT 28

PRIX GÉRARD-MORISSET



John R.  
PORTER 32

PRIX ARMAND-FRAPPIER



Camille  
LIMOGES 36

PRIX WILDER-PENFIELD



Rémi  
QUIRION 40

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME



Jacques  
LANGUIRAND 44

PRIX LIONEL-BOULET



Esteban  
CHORNET 48

# Les Lauréats

■ 2 0 0 4



LES PRIX DU QUÉBEC

Québec 

Cette brochure a été réalisée conjointement par le ministère de la Culture et des Communications et le ministère du Développement économique et régional et de la Recherche.

***Recherche et rédaction***

Réjean Beaucage pour le prix Denise-Pelletier

Hélène de Billy pour le prix Georges-Émile-Lapalme

Valérie Borde pour les prix Léon-Gérin, Marie-Victorin, Wilder-Penfield, Armand-Frappier et Lionel-Boulet

Francine Bordeleau pour le prix Gérard-Morisset

Danielle Laurin pour le prix Athanase-David

Lisane Nadeau pour le prix Paul-Émile-Borduas

André Roy pour le prix Albert-Tessier

***Révision linguistique***

France Galarneau

Hélène Dumais

***Photographie***

Denis Chalifour

***Conception et réalisation***

Communication-créativité Sylvain Vallières

***Pré-impression et impression***

Litho Chic

ISBN 2-550-43362-9

Dépôt légal : 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Gouvernement du Québec, 2004

Site Web des Prix du Québec

<http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca>

# MOT DES MINISTRES



**SI LE QUÉBEC** fait aujourd'hui partie des sociétés modernes, évoluées et dynamiques, il le doit principalement à ces femmes et ces hommes qui contribuent à son développement économique, social et culturel.

Chaque année, le gouvernement du Québec reconnaît la contribution exceptionnelle d'artistes réputés et de scientifiques déterminés dont la carrière est source d'inspiration pour leurs concitoyennes et concitoyens de tout âge, et particulièrement pour les jeunes qui voient en eux des modèles de persévérance et de dépassement de soi.

En attribuant les Prix du Québec à 11 personnes d'exception, le gouvernement du Québec honore des personnalités qui ont su repousser les limites de la connaissance ou de l'imagination dans leur domaine respectif, qu'il soit scientifique ou culturel.

Le temps est venu d'exprimer, au nom de toutes les Québécoises et tous les Québécois, notre profonde gratitude à MM. Graham Bell, Walter Boudreau, Esteban Chornet, Henri Dorion, Pierre Hébert, Naim Kattan, Jacques Languirand, Camille Limoges, John R. Porter, Rémi Quirion et Maurice Savoie pour l'œuvre qu'ils ont accomplie au cours des dernières décennies.

Chers lauréats, nous nous faisons les interprètes de cette reconnaissance et nous vous souhaitons de poursuivre encore longtemps votre si fructueuse carrière.

Le ministre du Développement économique et régional  
et de la Recherche,  
Michel Audet

La ministre de la Culture et des Communications,  
Line Beauchamp

# LES PRIX DU QUÉBEC

**DEPUIS LONGTEMPS**, le gouvernement du Québec honore des hommes et des femmes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise. Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science; ils sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréats et lauréates en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés: le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. En 1997, un autre prix s'ajoute, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec. Enfin, le prix Lionel-Boulet, décerné pour la première fois en 1999, reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne qui s'est illustrée par ses activités de recherche et développement en milieu industriel.

Les lauréats et lauréates reçoivent du ministère de la Culture et des Communications ou du ministère du Développement économique et régional et de la Recherche une bourse non imposable de 30 000 \$, une médaille en argent réalisée par un artiste du Québec, un parchemin calligraphié et un bouton de revers portant le symbole des Prix du Québec, une pièce de joaillerie exclusive aux lauréates et aux lauréats.



2 0 0 4



En 1922,  
Athanase David  
(1882-1953) crée  
les concours littéraires  
et scientifiques à l'origine  
des actuels Prix du Québec.  
Au prix qui porte son nom sont  
admissibles les auteurs dont l'œuvre  
correspond aux genres littéraires suivants :  
le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman,  
l'essai, l'écriture dramatique et toutes les formes de  
littérature pour la jeunesse.



**IL EST NÉ** à Bagdad. Il est Juif. C'est en langue arabe qu'il a rédigé ses premiers écrits. Installé à Montréal depuis 50 ans, c'est comme essayiste, romancier et nouvelliste francophone qu'il a fait sa marque. « J'ai choisi, comme immigrant, de vivre en Amérique française et dès lors j'ai décidé, comme écrivain, de m'exprimer uniquement en français. »

Dans ses 35 livres, Naïm Kattan n'a eu de cesse d'aller à la rencontre de cultures différentes, de réfléchir sur les rapports humains et leur diversité. Son œuvre, traduite en plusieurs langues dont l'arabe, est célébrée partout pour son universalité. On dit de l'auteur de *La Réconciliation* qu'il est un « passeur », qu'il représente le « carrefour des cultures à lui seul ».

De son propre aveu, Naïm Kattan a toujours été allergique aux ghettos. « Dès mon enfance, confie-t-il dans *L'Écrivain du passage*, j'ai été intéressé par l'autre, et l'autre, dans la rue, dans le voisinage, dans la ville, était le Musulman. »

À l'école, le jour, le petit Naïm apprend à lire le Coran; à la maison, le soir, sa mère lui raconte les récits bibliques. Outre la langue arabe, il pratique l'hébreu, l'anglais et le français. Dès l'adolescence, tout en couchant sur papier ses propres histoires inventées, le futur écrivain se découvre une passion pour les lettres françaises. Il partagera bientôt ses découvertes dans diverses revues irakiennes. Parmi ses auteurs de prédilection : Malraux, Breton... et Gide.

Naïm Kattan gardera toujours en mémoire cette nuit, à Bagdad, où il a recopié mot à mot *Les Nourritures terrestres*. Ce livre d'André Gide, affirme aujourd'hui le septuagénaire, a changé sa vie. « Il me disait à l'époque : " Pars! Quitte ta ville. Va ailleurs. Sois libre. Ta vie t'appartient. Ton destin t'appartient. Tu es l'auteur de ton destin, l'auteur de tes propres mots, l'auteur de ta vie. " »

En 1947, à l'âge de 18 ans, Naïm Kattan s'installe à Paris avec une bourse du gouvernement français. Inscrit en lettres à la Sorbonne, il s'intègre très vite au milieu littéraire parisien. En plus de collaborer à différentes publications en Irak, où il s'est taillé une place comme critique spécialisé en littérature française, il signe des articles dans la presse parisienne. Mais, déception majeure, c'est comme spécialiste du Moyen-Orient et de la littérature arabe qu'on fait appel à lui dans sa ville d'adoption. « Ce qui était ma distinction à Bagdad est tombé à l'eau quand je suis arrivé à Paris! »

Au début des années 50, le jeune homme fait un séjour aux États-Unis où on l'invite à donner des conférences. C'est le coup de foudre. « J'ai vu que tout était possible en Amérique. Pas besoin de cartes de travail. On me disait : " Vous pouvez rester ici ". On ne me demandait même pas mon passeport à l'hôtel. Il y avait une sorte de liberté que je ne trouvais pas en France comme immigrant. »

Dès lors, il décide que sa vie sera désormais en Amérique. Mais pas question pour lui de tourner le dos à la langue de Molière. « J'avais un engagement envers le français. Un engagement émotif, intérieur. »





**QUAND** il débarque à Montréal en 1954, cet intellectuel juif parlant français est une curiosité. « À l'époque, être francophone voulait dire *ipso facto* être catholique. Moi, je suis allé voir le Congrès juif et je leur ai dit : " Comment se fait-il que vous ne fassiez rien en français dans une ville francophone?! " » Il mettra sur pied *Le Bulletin du Cercle juif* : « C'était un petit journal, mais c'était le premier non catholique écrit en français au Québec. »

Dès le début des années 60, Naim Kattan collabore au journal *Le Devoir*, où il fait la critique des romans canadiens-anglais et américains. À peu près à la même époque, il signe des articles sur la littérature québécoise dans une revue torontoise. En 1967, il est nommé responsable des lettres et de l'édition au Conseil des Arts du Canada, où il œuvrera pendant 25 ans.

Au fil du temps, cet homme curieux, visionnaire et rassembleur deviendra un acteur essentiel de la vie littéraire québécoise et canadienne. Mais il lui aura fallu plusieurs années avant de renouer avec l'écrivain qu'il portait en lui. « En choisissant de ne plus écrire en arabe lors de mon arrivée à Montréal, je me suis imposé un silence littéraire. J'ai mis une quinzaine d'années avant de parvenir à m'exprimer en français comme écrivain. »

Son premier livre, *Le Réel et le Théâtral*, un essai novateur sur les différences entre l'Orient et l'Occident, paraît en 1971. L'ouvrage lui vaut le prix France-Canada et les louanges d'André Malraux. Ce n'est que cinq ans plus tard, après un recueil de nouvelles, que Naim Kattan se risque au roman, avec *Adieu Babylone*, inspiré de son enfance à Bagdad. À propos de ce livre réédité en France l'an dernier, Albert Memmi fait remarquer que s'y trouvent déjà « tout l'homme et l'écrivain, sa tendresse et son dévouement envers les siens, la chaleur et la justesse du style ». L'essayiste d'origine tunisienne ajoute : « Ce livre décrit aussi cette double lutte, lancinante pour nous tous : comment prendre ses distances, pour retrouver un nouveau terreau? Et comment vivre avec ses nostalgies sans s'y laisser engluer? »

Naim Kattan s'est toujours méfié de la nostalgie. Dans le liminaire d'un ouvrage récent qui rassemble l'essentiel de ses essais, *La Parole et le Lieu*, il affirme, parlant de son pays d'adoption : « J'ai décidé de faire mien ce pays et d'échapper à la fois à l'exil et à la nostalgie, c'est-à-dire un refus de diminuer mon nouveau pays, refus aussi ferme que celui d'idéaliser le pays de mes origines. »

# Naim Kattan

Il n'oubliera jamais ce qu'il a vu à Bagdad en 1941, lors de ce qu'il est convenu d'appeler « le Farhoud ». Il avait 13 ans. Un gouvernement pronazi avait alors pris le pouvoir en Irak, l'armée du pays avait fui, les soldats anglais se faisaient attendre. Pendant deux jours, « la ville fut livrée à elle-même », relate Naim Kattan dans *L'Écrivain migrant*. Il se souvient : « Des hordes de nomades qui campaient dans les alentours, rejointes par des musulmans des quartiers populaires de la ville, se livrèrent au pillage des quartiers juifs, assassinant plusieurs centaines d'hommes et de femmes et blessant des milliers d'autres. »

Il n'est jamais retourné en Irak. « Ce n'était pas possible! » Tandis qu'il vivait en France, l'étudiant s'était vu refuser le renouvellement de son passeport irakien. « Je suis devenu apatride. » Il n'était pas le seul. « En 1951, les Juifs, qui constituaient le tiers de la population de Bagdad et représentaient une communauté établie là depuis 25 siècles, ont été forcés de quitter le pays. Ensuite, ce fut dictature après dictature. Non seulement les Juifs, mais tous mes amis musulmans qui étaient écrivains ou intellectuels étaient soit condamnés à quitter l'Irak, soit en prison, soit tués. »

Naim Kattan a l'habitude de dire qu'il est né trois fois : la première à Bagdad, la deuxième à Paris et la troisième à Montréal. « Je suis né à Bagdad, c'est réel, c'est mon enfance, ma famille, mes racines. Je suis né à nouveau à Paris, où j'ai découvert en vrai et pas seulement dans les livres la culture et la civilisation de l'Occident. C'est là aussi que j'ai pu, pour la première fois, parler en tête à tête avec une jeune fille. Ma troisième naissance, la plus fondamentale, s'est faite à Montréal : une ville qui contient toutes les autres, où toutes les ethnies, les religions et les langues survivent, mais où il doit y avoir une langue commune pour que les gens puissent s'entendre et se parler : le français. »

Naim Kattan est aujourd'hui considéré comme un « pionnier de la défense de la langue française dans les milieux juifs et migrants au Québec et au Canada ». Mais ça ne s'arrête pas là. Les honneurs et les hommages à son endroit se sont multipliés au cours des années : officier de l'Ordre du Canada, officier de l'Ordre des arts et lettres de France et chevalier de l'Ordre national du Québec, il a reçu en 2002 les insignes de chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur de France.

Il y a plus de 30 ans, l'écrivain migrant concluait ainsi son premier livre : « Je n'accepte pas la fixité des lieux sûrs et le confort des certitudes. » Il n'a pas dévié de sa voie. Reprenant la formule de Gaston Miron qui disait qu'« un amour ne nie pas un autre amour, mais l'intègre et le contient », Naim Kattan affirme aujourd'hui : « Pour moi, une culture ne nie pas l'autre. Mes cultures ne se font pas concurrence. »



## PRIX ATHANASE-DAVID

2003 Michel van Schendel  
2002 Madeleine Gagnon  
2001 Victor-Lévy Beaulieu  
2000 Pierre Morency  
1999 Roland Giguère  
1998 André Langevin  
1997 Gilles Marcotte  
1996 Monique Bosco  
1995 Jacques Poulin  
1994 Réjean Ducharme  
1993 Gilles Hénault  
1992 André Major  
1991 Nicole Brossard  
1990 Andrée Maillet  
1989 Jean Ethier-Blais  
1988 Michel Tremblay  
1987 Fernand Ouellette  
1986 Jacques Brault

1985 Jacques Godbout  
1984 Jean-Guy Pilon  
1983 Gaston Miron  
1982 Marie-Claire Blais  
1981 Gilles Archambault  
1980 Gérard Bessette  
1979 Yves Thériault  
1978 Anne Hébert  
1977 Jacques Ferron  
1976 Pierre Vadeboncoeur  
1975 Fernand Dumont  
1974 Rina Lasnier  
1973 Marcel Dubé  
1972 Hubert Aquin  
1971 Paul-Marie Lapointe  
1970 Gabrielle Roy  
1969 Alain Grandbois  
1968 Félix-Antoine Savard



Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre botaniste. Son nom a été donné au prix qui souligne une contribution marquante aux sciences de la nature et du génie : sciences mathématiques, sciences physiques, sciences de la vie, sciences de l'environnement, de la terre, de l'eau, de l'atmosphère et sciences du génie.



**DEPUIS 28 ANS**, Graham Bell trouve les réponses à des questions qui touchent l'essence même de la vie. D'où vient la biodiversité? Comment les espèces s'adaptent-elles à des changements de leur environnement? Pourquoi la reproduction sexuée est-elle apparue? Le biologiste de l'Université McGill est l'un des meilleurs spécialistes actuels de l'évolution. En combinant une approche théorique résolument pragmatique avec un sens de l'expérimentation rare dans cette discipline, Graham Bell s'est taillé une réputation de scientifique brillant, original et prolifique. Auteur notamment de quatre ouvrages majeurs et de sept articles dans la prestigieuse revue *Nature*, il se préoccupe aussi de diffuser l'histoire naturelle, en tant que directeur de l'imposant Musée Redpath d'histoire naturelle de l'Université McGill.

Graham Bell est natif de Leicester, en Angleterre. Jeune, il se révèle rapidement très doué pour les études, et les sciences naturelles l'attirent plus que tout. En dehors de l'école, il consacre son temps à toutes sortes d'activités extérieures, collectionne les fossiles, pratique la pêche et s'adonne au camping. En 1967, il est reçu au concours d'entrée de la célèbre Université d'Oxford où, après un baccalauréat en zoologie, il obtient son doctorat en écologie animale en 1974.

Cependant, l'Angleterre paraît bien petite aux yeux de cet amateur de grands espaces. Dès la fin de ses études postdoctorales à l'Université de York, Graham Bell s'envole pour le Canada avec sa conjointe. Après six mois à la Division des pêches et de la faune du gouvernement de l'Alberta, il s'établit à Montréal en 1976, où l'Université McGill lui offre d'abord un poste de chargé de cours avant de le nommer professeur. Le couple de Britanniques est emballé par la ville et ses accents européens, de même que par la proximité de la nature.

Dès le début de sa carrière à l'Université McGill, le biologiste se passionne pour les questions d'évolution. Son approche se distingue rapidement de celles des autres spécialistes. Soucieux de toujours valider ses idées théoriques, il invente de nouvelles méthodes et techniques d'expérimentation et teste ses hypothèses sur une multitude d'organismes vivants. En 1982, il publie son premier livre, *The Masterpiece of Nature : The Evolution and Genetics of Sexuality*, qui constitue depuis l'ouvrage de référence à propos de l'évolution de la sexualité. Le sérieux de Graham Bell ne fait aucun doute. Dans son second ouvrage, *Sex and Death in Protozoa : The History of an Obsession*, publié en 1989, le biologiste expose ses dernières théories et expériences à propos de la sexualité et du vieillissement des protozoaires; cet ouvrage fait aussi date.





**AU FIL DES ANS**, Graham Bell ressent le besoin toujours plus impérieux d’asseoir la théorie sur des expériences reproductibles et fiables. Au cours des années 90, il adopte une approche très originale : plutôt que de chercher à comprendre comment des espèces ont évolué naturellement, il fait évoluer des micro-organismes dans son laboratoire pour observer, génération après génération, les modifications qui apparaissent. En étudiant ainsi une algue verte unicellulaire du nom de *Chlamydomonas*, le biologiste s’impose comme le pionnier de l’évolution induite expérimentalement, approche extrêmement fructueuse.

Depuis les années 2000, le professeur Bell élargit encore sa perspective en utilisant ses modèles pour étudier de multiples sujets, dont les origines de la biodiversité. Naviguant de la théorie à la pratique, il se penche sur des questions cruciales pour notre avenir, telles que l’évolution de la biodiversité sous la contrainte des changements climatiques. Toutefois, même lorsqu’il touche à des sujets d’un grand intérêt public, le chercheur n’est pas du genre à se vanter et à envahir les tribunes. Plutôt réservé, il préfère publier de solides articles qui ébranlent chaque fois la communauté scientifique. En 2003, par exemple, il met en garde les compagnies pharmaceutiques à propos des conséquences à long terme d’une nouvelle génération d’antibiotiques. Graham Bell démontre, preuve à l’appui, que ces produits risquent de mettre en péril notre système immunitaire en forçant l’évolution des bactéries. À la suite de son article, la création de ces antibiotiques est remise en question.

# Graham Bell

Chercheur réputé et membre du comité éditorial de plusieurs revues savantes, Graham Bell est aussi un formidable pédagogue, très apprécié de ses étudiants. En tant que membre fondateur du conseil de direction du Centre de recherche sur l'enseignement de l'évolution, géré conjointement par les universités McGill et Harvard, il s'est également engagé sur le plan personnel pour que les professeurs de biologie des écoles américaines et canadiennes reçoivent une solide formation à propos de l'évolution, de manière à faire échec au créationnisme.

Depuis 1995, Graham Bell dirige en outre le Musée Redpath d'histoire naturelle de l'Université McGill, auquel il consacre près de la moitié de son temps. Sous sa gouverne, cette institution plus que centenaire entame une cure de jouvence : ainsi, 1,5 million de dollars y ont été investis pour rénover les salles et offrir de nouvelles expositions. Rappelons que ce musée accueille chaque année près de 12 000 visiteurs, dont 6 000 élèves.

Graham Bell a déjà reçu plusieurs distinctions. Membre notamment de la Société royale du Canada depuis 1994, il sera élu au conseil de son Académie des sciences en 1995. Le biologiste reçoit également le prix Léo-Pariseau de l'Acfas en 2002. Malgré ses succès et un travail très prenant, Graham Bell sait rester simple : il ne manque jamais une occasion de s'échapper dans la nature en famille, avouant avec un sourire presque gêné son éternelle passion pour la pêche...



## PRIX MARIE-VICTORIN

- |      |                         |      |                      |
|------|-------------------------|------|----------------------|
| 2003 | Louis Taillefer         | 1989 | Jacques LeBlanc      |
| 2002 | Claude Hillaire-Marcel  | 1988 | Germain J. Brisson   |
| 2001 | Robert Emery Prud'homme | 1987 | Pierre Deslongchamps |
| 2000 | Gilles Brassard         | 1986 | Stanley George Mason |
| 1999 | Gilles Fontaine         | 1985 | André Barbeau        |
| 1998 | Ashok K. Vijn           | 1984 | William Henry Gauvin |
| 1997 | Louis Legendre          | 1983 | Pierre Dansereau     |
| 1996 | Stephen Hanessian       | 1982 | Camille Sandorfy     |
| 1995 | John J. Jonas           | 1981 | René Pomerleau       |
| 1994 | Ronald Melzack          | 1980 | Claude Fortier       |
| 1993 | Non attribué            | 1979 | Armand Frappier      |
| 1992 | Charles P. Leblond      | 1978 | Bernard Belleau      |
| 1991 | Mircea Steriade         | 1977 | Jacques Genest       |
| 1990 | Leo Yaffe               |      |                      |



Léon Gérin (1863-1951), que l'on considère comme le premier sociologue québécois, a donné son nom au prix réservé aux sciences humaines. Les disciplines reconnues pour ce prix sont les sciences sociales, les sciences du langage, les sciences de l'administration, l'urbanisme et l'aménagement, l'histoire, les sciences juridiques, les sciences de l'éducation et la géographie.



**LOIN D'ÊTRE** un simple récit des noms de capitales, la géographie qu'incarne Henri Dorion, professeur à l'Université Laval depuis 40 ans, est vivante, captivante même, et fait place à l'humain, à la culture, à la politique aussi. Le géographe a le don rare de faire parler les lieux.

Dans le Québec des années 30, déjà, Henri Dorion n'est pas un petit garçon ordinaire. Son père est un homme sévère, mais juste, capable d'enfermer Henri et son frère dans la bibliothèque pour les forcer à lire. Sa mère, de nationalité russe, fait figure de curiosité dans cette société bien peu multiculturelle. À Québec, la famille vit recluse. Cependant, elle multiplie les voyages en Amérique puis, dès la fin de la guerre, en Europe. Henri a hérité des talents de pianiste de son grand-père. De 1952 à 1956, il donne dix-huit récitals et concerts au Québec et en France, où il fréquente l'American School of Arts de Fontainebleau avant d'entrer au Conservatoire de Québec. Un accident de voiture mettra fin prématurément à une carrière prometteuse. Toutefois, Henri Dorion a aussi le sens de la justice de son père : en même temps que ses études au Conservatoire, il fait son droit et est admis au Barreau du Québec en 1958. Il exercera quelques années dans le cabinet familial, aux côtés de son frère.

Ce sont finalement le goût du voyage et une curiosité sans fin pour la Russie, inculquée depuis sa tendre enfance par un oncle belge, érudit russophile, qui entraînent Henri Dorion sur la voie de la géographie. Sa première incursion en Russie remonte à 1958, en pleine guerre froide. De retour à Québec, il s'inscrit en géographie à l'Université Laval. Son mémoire de maîtrise, consacré à la frontière entre le Québec et Terre-Neuve au Labrador, conjugue droit international et géographie politique. L'Université l'engage aussitôt comme professeur, spécialiste à la fois des questions territoriales et de l'Union soviétique dont il devient vite un expert recherché. Il a tout juste 30 ans lorsque le gouvernement du Québec lui confie la présidence de la Commission d'étude sur l'intégrité du territoire – la commission Dorion – chargée de la première étude exhaustive des frontières du Québec. Son rapport en 64 volumes fait depuis office de référence.

En parallèle, le géographe, travailleur infatigable, fonde avec Louis-Edmond Hamelin le Groupe d'études de choronymie et de terminologie géographique de l'Université Laval, puis il dirige le Département de géographie à partir de 1973. Il parcourt le monde, comme professeur puis comme conférencier invité, notamment à Strasbourg, Mexico et Moscou, ou comme simple voyageur, préférant toujours cheminer par voie de terre pour prendre le temps de connaître les pays qu'il traverse. Aventurier, il prend des risques, se rend de Paris en Iran en autocaravane et il collectionne chemin faisant les rencontres et les objets les plus hétéroclites – instruments de musique, images de l'église d'un petit village russe, menus, cartes, etc.





**C'EST DANS LE CAUCASE**, où se côtoient une centaine d'ethnies, qu'il saisit le mieux l'importance du nom des lieux, reflet d'une histoire géopolitique et humaine qui prend racine dans la terre. Le géographe se fait alors toponymiste et linguiste. Il parle couramment français, anglais, espagnol, russe, polonais et hongrois et il maîtrise les bases de plusieurs autres langues romanes et slaves. Partout, il cherche à percer les mystères des noms, tout en s'enrichissant sans cesse de ses expériences de voyage. Au Québec, Henri Dorion est proche des nations autochtones et participe largement au renouveau de la toponymie amérindienne. En 1976, l'Unesco le nomme membre d'un comité chargé de l'élaboration d'un code d'éthique pour la recherche en milieu autochtone.

Deux ans plus tard, l'approche multidisciplinaire du professeur Henri Dorion marque la toute nouvelle Commission de toponymie du Québec dont il est le premier président, mandat qu'il acceptera de nouveau en 1985 et en 1996. Son magistral *Dictionnaire illustré des noms et lieux du Québec*, publié en 1994, lui vaut une notoriété internationale. Sous son égide, la Commission devient un modèle dont s'inspireront plusieurs pays. Henri Dorion n'hésite jamais à faire profiter les autres de son savoir. De 1987 à 1991, par exemple, il préside le Groupe d'experts des Nations Unies pour les noms géographiques; depuis 2002, il dirige le projet Québec-France-ONU pour la toponymie francophone du monde entier.

# Henri Dorion

Généreux de son temps comme de ses connaissances et curieux de tout, le géographe cumule les mandats qui lui sont confiés : délégué général du Québec à Mexico de 1980 à 1982, délégué du Québec pour la Russie et l'Ukraine en 1996 et 1997, chef de mission pour le projet SOS-Arménie en 1995, directeur de la recherche, de la conservation et des relations internationales au Musée de la civilisation de 1988 à 1993, auquel il fait don de sa collection d'instruments de musique, Henri Dorion dit humblement qu'il s'éparpille, alors qu'il intègre expériences et expertises pour former un tout. Auteur de près de 400 conférences et de 300 ouvrages ou rapports, il accumule les distinctions, dont le prix Jacques-Rousseau de l'Acfas en 1989, le Prix du Gouverneur général du Canada pour la muséologie en 1993 et la médaille Vincent-Massey (géographie) en 1994. Il est aussi chevalier de l'Ordre national du Québec depuis 1997 et officier de l'Ordre du Canada depuis 2000.

Par plaisir, Henri Dorion n'a jamais cessé d'enseigner et se rend presque chaque année depuis 30 ans en Russie. Avide de partager ses connaissances, toujours ouvert aux autres, il accompagne étudiants, membres de sa famille, amis ou touristes en Russie, organise des échanges et des circuits thématiques en fonction des centres d'intérêt de chacun. En vacances, il voyage, évidemment, éternel adepte du camping auquel il a converti sa conjointe il y a 25 ans. Père de quatre filles, toutes artistes-nées, elles sont actrice, éditrice, chorégraphe et productrice audiovisuelle!, neuf fois grand-père, Henri Dorion ne connaît pas le sens du mot « retraite ». Au cours des dernières années, il a copublié plusieurs livres grand public, comme *Le Québec vu du ciel*, en 2001, *Le Québec : 40 sites incontournables*, en 2003, et *L'art de vivre au Québec*, en 2004 Sa petite boîte à projets, posée sur son bureau, déborde depuis longtemps. Qui sait où elle le mènera?



## PRIX LÉON-GÉRIN

- 2003 Andrée Lajoie
- 2002 Paul-André Crépeau
- 2001 Marcel Trudel
- 2000 Michael Brecher
- 1999 Marcel Dagenais
- 1998 Vincent Lemieux
- 1997 Margaret Lock
- 1996 Henry Mintzberg
- 1995 Guy Rocher
- 1994 Jean-Jacques Nattiez
- 1993 Gérard Bouchard
- 1992 Charles Taylor
- 1991 Bruce G. Trigger
- 1990 Fernand Dumont
- 1989 Gérard Bergeron
- 1988 Thérèse Gouin Décarie
- 1987 Louis-Edmond Hamelin
- 1986 Adrien Pinard
- 1985 Albert Faucher
- 1984 Jean-Charles Falardeau
- 1983 Michel Brunet
- 1982 Jacques Henripin
- 1981 Benoît Lacroix
- 1980 François-Albert Angers
- 1979 Noël Mailloux
- 1978 Marcel Rioux
- 1977 Léon Dion



Paul-Émile Borduas  
(1905-1960) a été l'une  
des principales figures de  
la peinture de l'après-guerre.

Le prix qui porte son nom souligne le  
travail de création dans les secteurs des arts  
visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.



**MAURICE** Savoie est céramiste. Il a choisi de consacrer sa vie à l'un des médiums artistiques les plus anciens du monde. Un médium exigeant, car il engage bien évidemment une part de métier, un savoir technique, une attention à la matière et à ses contraintes. Or, encore aujourd'hui, après 50 ans de métier, Maurice Savoie parle avec passion de la matière sensuelle, malléable, de sa transformation par le feu, de la temporalité qu'elle inscrit.

Il nous faudra souligner, d'entrée de jeu, que Maurice Savoie est le premier lauréat du prix Paul-Émile-Borduas à être associé au domaine des métiers d'art. Il serait cependant également le premier à souligner la relativité d'une telle catégorisation. D'abord et avant tout créateur, Maurice Savoie a, dès les premières années de sa formation, recherché la rencontre fertile de l'apprentissage technique, de l'approche sculpturale et d'une connaissance approfondie de l'histoire de l'art. Il a côtoyé les plus grands artisans européens et canadiens. Il est de ces artistes, cinéastes et écrivains qui, au cours de la Révolution tranquille, auront rêvé et porté une culture en devenir. En tant que céramiste, il a ouvert toutes les portes. Et par son écriture constamment renouvelée, il nous a révélé l'ouverture infinie du langage de la terre. Ainsi, toute sa production témoigne d'un respect profond pour l'histoire et les possibilités de ce médium qui, tout autant qu'il est associé aux civilisations les plus anciennes, aura, il faut le rappeler, accompagné la plupart des avant-gardes du XX<sup>e</sup> siècle.

L'apport important de Maurice Savoie réside très certainement dans sa volonté incessante d'aborder la céramique dans une attitude d'expérimentation et de recherche. À cet égard, il se révèle un modèle et un maître pour plusieurs générations de créateurs et de créatrices qui se sont nourries de son influence au fil des cinq dernières décennies. Car non seulement se sera-t-il consacré à l'enseignement pendant de nombreuses années, mais il demeure, encore aujourd'hui, une source d'inspiration pour ceux et celles qui ont choisi la terre comme médium d'expression. C'est donc tout autant à l'apport technique qu'à l'ouverture de multiples avenues de sens que l'on doit la richesse de sa contribution.

Favorisant d'abord et avant tout la création d'objets uniques, il exploite les possibilités formelles de la céramique tout en puisant, aux confins de son histoire, l'amorce de mythologies hybrides et réinventées. Sous son œil, la terre se rappelle, relance les références aux écritures les plus anciennes, aux civilisations lointaines qui en ont développé les formes, aux multiples modes d'inscription de cette matière dont il désire profiter sans relâche. L'objet devient ainsi porteur d'une histoire toujours vivante et à refaire. Pour Maurice Savoie, la terre raconte mille fables et récits portés par le temps.





**CETTE IMPORTANCE** du récit est présente, dès les années 60, dans la création des premières murales et écrans muraux que réalisera Maurice Savoie, tant pour l'entreprise privée que dans le contexte de commandes publiques. Cet engagement dans le domaine de l'art public résulte non seulement d'un intérêt pour l'architecture et d'une volonté de tisser des liens avec les architectes de son temps, mais aussi de l'attrait indéniable que représentent pour lui les possibilités nouvelles de ce contexte de production. On pense, entre autres, aux murales de briques fabriquées en industrie et conçues pour la compagnie Eaton au début des années 60, à l'œuvre d'intégration du Pavillon du Québec de l'Exposition universelle de Montréal en 1967, mais aussi à la murale de béton et d'argile réalisée à la chancellerie du Canada à Belgrade en 1984, des œuvres d'une étonnante actualité encore aujourd'hui. Dans cette production muraliste, où Maurice Savoie excelle et ouvre la voie, il fait le pari d'une collaboration fertile entre l'art et l'industrie, une collaboration dont il aura été tout d'abord le témoin lors de stages à l'étranger dès les années 50, notamment en Italie, et dont il aura voulu poursuivre l'exploration à son retour au Québec. Il est alors tout particulièrement sensible à l'apport de la mécanisation en ce qui a trait à la manipulation de la matière. Il évitera d'ailleurs toute distinction manichéenne entre le travail de la main et celui de la machine au profit d'expérimentations plurielles. Cette attitude détermine encore aujourd'hui la singularité de son approche.

# Maurice Savoie

Au sein de sa production sculpturale, des loups-garous, samourais et bêtes noires naissent de ce jeu complice de la main et de la machine. Maurice Savoie s'abreuve ici de lectures, de Borges, de contes symboliques et de sa connaissance aiguë de l'art oriental. Nous connaissons bien ce bestiaire, cette suite d'objets pansus dont l'espace intérieur évoque quelque fonction oubliée et parle parfois de rituels étranges. Puis il nous a bientôt proposé, dans le vaste éventail de ses registres narratifs, d'autres stratégies.

Aux bêtes étranges, aux objets organiques, ont succédé des bateaux, sous-marins et véhicules de toutes sortes. Ces embarcations et ces chars aux couleurs, aux textures bigarrées et aux roues surdimensionnées, introduisent, dans la production récente de l'artiste, des récits de plus en plus diserts, fables contemporaines ou commentaires ironiques, où l'objet est un tremplin au foisonnement de l'imaginaire. Ces œuvres se composent, tel un bricolage savant, de fragments en attente. Des fragments qui pullulent dans l'atelier, des tiroirs remplis de bouts de toutes sortes, figurines miniatures, en terre, en bronze, étoiles, roues, petits objets géométriques, etc. Sous nos yeux se déploie un répertoire volubile de textures, de qualités de matière et de modes d'application de la couleur. On sent là un plaisir évident du faire où le processus acquiert une importance capitale. Des objets qui semblent ne jamais se clore.

Poète délinquant, Maurice Savoie connaît aujourd'hui une période de liberté nouvelle. Il nous faudra en effet souligner, avec insistance, l'actualité toujours vive de sa production récente, cette folie créatrice qui l'anime encore, et l'ébranlement que suscitent ses audaces. De son médium, il bouscule de plus bel les attendus et les coutumes. Cette production met allégrement en scène le jeu débridé des références, le dérapage des genres, une pseudo-naïveté où le ludique tient une place essentielle. Telle une narration débridée qui insuffle à son œuvre un pouvoir de dépassement.

C'est donc à ce maître délinquant que revient ce prix, à cet homme d'une générosité et d'une vivacité contagieuses. Cette reconnaissance vient affirmer le respect de ses pairs et notre appui à ses dérives heureuses.



## PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

2003 Raymonde April  
2002 Jocelyne Alloucherie  
2001 Roland Poulin  
2000 Jacques Hurtubise  
1999 René Derouin  
1998 Jean McEwen  
1997 Irene F. Whittome  
1996 Melvin Charney  
1995 Charles Gagnon  
1994 Henry Saxe  
1993 Armand Vaillancourt  
1992 Dan S. Hanganu  
1991 Michel Dallaire  
1990 Michel Goulet

1989 Claude Tousignant  
1988 Fernand Leduc  
1987 Françoise Sullivan  
1986 Betty Goodwin  
1985 Charles Daudelin  
1984 Alfred Pellan  
1983 Marcelle Ferron  
1982 Roland Giguère  
1981 Jean-Paul Riopelle  
1980 Guido Molinari  
1979 Julien Hébert  
1978 Ulysse Comtois  
1977 Léon Bellefleur

2 0 0 4



Dans le secteur  
des arts de la scène,  
le prix Denise-Pelletier  
(1923-1976) honore la mémoire  
de cette femme de théâtre réputée.  
Il est réservé aux domaines de la chanson,  
de la musique, de l'art lyrique, du théâtre et de la danse.



**LE MILIEU** musical québécois peut s'estimer chanceux d'avoir en son sein un empêcheur de tourner en rond de la trempe de Walter Boudreau. Cherchant sans cesse à faire tomber les cloisons entre les genres et à rapprocher les créateurs et le public, ses actions visent surtout à multiplier les ouvertures. Faire connaître la musique contemporaine au plus grand nombre en la démystifiant et faire rayonner la musique d'ici à l'étranger sont deux des objectifs qu'il place en tête de liste de ses priorités.

Walter Boudreau, l'homme-orchestre, est saxophoniste « retraité », compositeur prolifique, directeur artistique, chef d'orchestre, organisateur d'événements, enseignant, écrivain à ses heures, peintre quand il en a le temps et, cela va de soi, personnage médiatique.

Il y avait de la musique dans la famille Boudreau avant la venue de Walter, en 1947. La mère joue du piano et le père, décédé juste avant sa naissance, était saxophoniste dans des orchestres de danse, à Sorel. C'est là, au couvent de la Congrégation Notre-Dame, qu'il amorce à 6 ans l'étude du piano. Son oncle Guy enrichit l'enseignement quelque peu austère des religieuses en puisant dans sa collection de 78 tours des enregistrements de symphonies classiques, de musique de chambre et de piano *honky tonk*, pendant que le jeune musicien aiguise son oreille et ses talents culinaires à l'écoute de l'opéra du samedi en cuisinant des tartes aux fruits avec sa grand-mère.

À 13 ans, Walter se joint à l'Harmonie Sainte-Cécile du collège Sacré-Cœur de Sorel, où on lui confie un saxophone. Ce sera son instrument de prédilection pour les 30 années à venir. Autre révélation : la puissance sonore de l'ensemble fait naître chez le jeune apprenti des sensations dont il ne voudra plus se passer.

Walter Boudreau fonde bientôt avec quelques amis Les Majestic, un orchestre de danse au sein duquel il parfait son apprentissage des musiques à la mode et où il s'essaie pour la première fois à l'improvisation. Attiré par le jazz, il fait régulièrement le voyage entre Sorel et Montréal, où l'apprentissage se poursuit à travers les concerts offerts dans les bars spécialisés et l'enseignement de Doug Michaud au studio d'Arthur Romano. En 1966, Walter Boudreau s'installe à Montréal avec l'espoir d'y travailler dans le circuit des boîtes de jazz et avec l'intention d'y suivre des cours d'analyse et de composition au Conservatoire de musique. Ce dernier projet sera cependant mis en suspens en 1967 pour cause d'Exposition universelle, un extraordinaire événement qui a changé bien des vies. Durant six mois, Boudreau y donne des concerts avec son ensemble de jazz, arrangeant la musique selon le nombre de musiciens disponibles, improvise avec tout le monde et découvre au fil des soirs des musiques insoupçonnées. Enfin, participant avec son trio de jazz aux récitals de poésie du samedi après-midi, il y rencontre, entre autres, Raoul Duguay, avec qui il va bientôt fonder l'Infonie.





**APRÈS** l'explosion créatrice de l'Expo, Boudreau reprend le circuit des bars avec des formations diverses. Un disque paru en 1968 (*Walter Boudreau + 3 = 4*, Phonodisc) permet de constater quel excellent saxophoniste de jazz il était. Au fil des rencontres, le cercle de base s'agrandit et, en 1969, naît enfin l'Infonie, fantastique creuset contre-culturel où se mêlent musique, poésie et arts visuels. L'ensemble, dirigé par Boudreau, fait preuve d'une ouverture peu commune, interprétant dans un même souffle des musiques de Bach ou de Guillaume de Machaut, du répertoire de bar-salon ou des Beatles, et des musiques modernes de Terry Riley ou, bien sûr, de Walter Boudreau.

Parallèlement à son travail de directeur, de compositeur et d'interprète avec l'Infonie, qui laisse une marque indélébile dans l'histoire musicale du Québec, Boudreau suit dès 1968 des cours d'analyse et de composition auprès de Bruce Mather à la Faculté de musique de l'Université McGill. De 1970 à 1973, il fera de même au Conservatoire de musique de Montréal avec Gilles Tremblay, ainsi qu'à l'Université de Montréal avec Serge Garant. Ce dernier, cofondateur en 1966 de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ), permet à l'étudiant d'assister aux répétitions de l'ensemble. Boudreau y découvre des musiciens d'un calibre qui le fait pâlir d'envie et il y entend des musiques qui ne sont pas si éloignées de l'univers éclectique de l'Infonie. Des bourses du Conseil des Arts du Canada (CAC) lui permettent à la même époque de côtoyer les compositeurs les plus respectés : Messiaen et Boulez en 1971, Stockhausen, Xenakis, Kagel et Ligeti en 1972. Cette même année, il dirige l'ensemble de la SMCQ pour la première fois à titre de chef invité. L'année 1973 marque, avec l'enregistrement de son quatrième disque, la fin de l'Infonie.

# Walter Boudreau

Lauréat en 1974 du premier prix au Concours national de Radio-Canada pour les jeunes compositeurs, Walter Boudreau s'apprête à conquérir de nouveaux territoires. L'Infonie survit le temps d'une transition à travers le Quatuor de saxophones de l'Infonie, qui devient en 1982 le Quatuor de saxophones de Montréal et que Boudreau engage de plus en plus dans l'interprétation de musique contemporaine. Le compositeur est très actif et le chef tout autant, dirigeant l'Orchestre Métropolitain de Montréal ou l'Orchestre du Centre national des arts, et devenant chef régulier à la SMCO. En 1988, il y est nommé directeur artistique.

Ses réalisations depuis cette entrée en fonction sont nombreuses, comme les prix qui les couronnent : premier compositeur en résidence à l'Orchestre symphonique de Toronto, de 1990 à 1993 ; Grand Prix Paul-Gilson de la Communauté des radios publiques de langue française pour *Golgot(h)a* (livret de Raoul Duguay) en 1991 et Grand Prix du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal la même année pour la SMCO ; premier concert conjoint de l'Orchestre symphonique de Montréal et de la SMCO (OSMCO) en 1995 ; de nombreux prix Opus du Conseil québécois de la musique (SMCO live en 1997, compositeur de l'année en 1998, personnalité de l'année en 2003) ; prix Molson pour les arts, attribué par le CAC pour son apport à la vie intellectuelle et culturelle canadienne, et autres.

De plus, ses nombreuses collaborations avec le compositeur Denys Bouliane, depuis 1998, ont littéralement changé le visage du monde musical d'ici. Codirecteurs artistiques du festival de l'Orchestre symphonique de Québec, Musiques au présent, en 1998, 1999 (deux prix Opus) et 2000, ils conçoivent aussi la *Symphonie du millénaire* (2000), regroupant 333 musiciens en plein air – prix Opus de l'événement musical de l'année – (l'enregistrement numérique live de cette réalisation majeure n'est pas encore offert sur le marché) et mettent sur pied le festival international Montréal Nouvelles Musiques (MNM) en 2003 (Grand Prix du Conseil des arts de Montréal).

S'il y a une chose dont nous pouvons avoir la certitude, c'est que Walter Boudreau n'a pas fini de nous étonner. Attachons nos ceintures, relevons le dossier de notre fauteuil, déposons nos effets personnels et laissons-nous emporter dans son astronef argenté, nez pointé vers les étoiles...

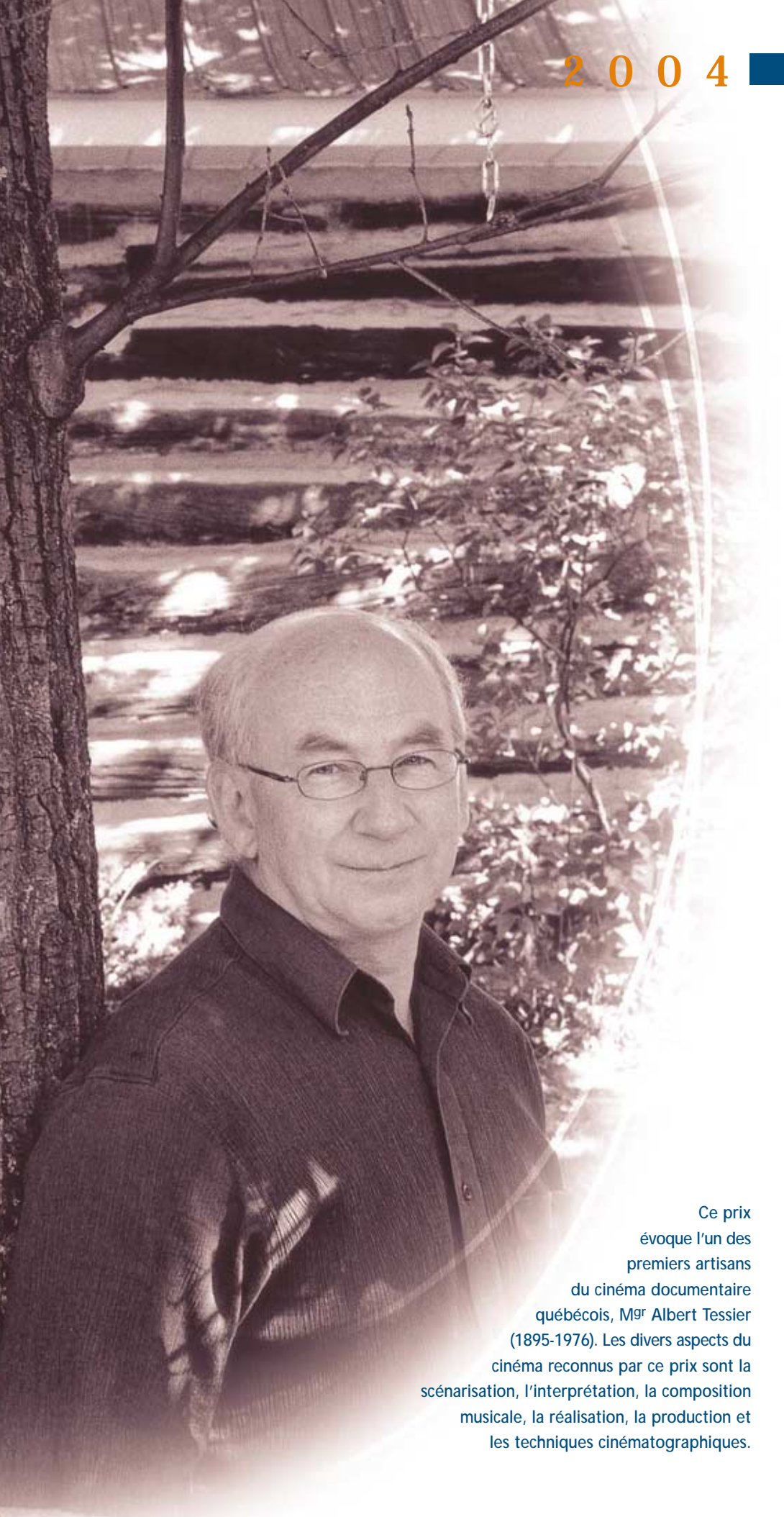


## PRIX DENISE-PELLETIER

2003 Robert Lepage  
2002 Édouard Lock  
2001 Paul Buissonneau  
2000 André Brassard  
1999 Jean-Pierre Ronfard  
1998 Gilles Pelletier  
1997 Raymond Lévesque  
1996 François Morel  
1995 Walter Joachim  
1994 Martine Époque  
1993 Monique Mercure  
1992 Vincent Warren  
1991 Gilles Tremblay  
1990 Joseph Rouleau

1989 Jeanne Renaud  
1988 John Newmark  
1987 Jean-Louis Roux  
1986 Colette Boky  
1985 Jean Gascon  
1984 Fernand Nault  
1983 Gilles Vigneault  
1982 Lionel Daunais  
1981 Jean Papineau-Couture  
1980 Ludmilla Chiriaeff  
1979 Jean Duceppe  
1978 Bernard Lagacé  
1977 Félix Leclerc

2 0 0 4



Ce prix  
évoque l'un des  
premiers artisans  
du cinéma documentaire  
québécois, M<sup>gr</sup> Albert Tessier  
(1895-1976). Les divers aspects du  
cinéma reconnus par ce prix sont la  
scénarisation, l'interprétation, la composition  
musicale, la réalisation, la production et  
les techniques cinématographiques.



**PIERRE** Hébert a été fort surpris quand on lui a annoncé qu'il était le lauréat du prix Albert-Tessier. Se situant lui-même dans la marginalité du cinéma, ne sachant trop, comme il l'affirme souvent, s'il est pleinement cinéaste d'animation, ou uniquement graveur sur pellicule, ou tout simplement artiste multidisciplinaire, ayant une œuvre qui, si elle trouve son compte dans une certaine audience, n'est pas largement distribuée, il s'interroge sur la signification de ce prix. « Dois-je le prendre comme une reconnaissance, une gratification ou une intimation à continuer? », se demande-t-il. Il y voit pourtant une opportunité : voir l'ensemble de ses films réunis en coffret vidéo, publier ses écrits qu'on lui a souvent suggéré de réunir, créer son site Internet dont il parle avec son fils depuis quatre ans.

Il faut dire que le travail de Pierre Hébert a suivi un long chemin avant d'être reconnu à sa juste valeur. On a maintes fois refusé son statut de cinéaste d'animation. Ainsi, pendant 20 ans, ses films n'ont pas été sélectionnés par le plus important festival du film d'animation, celui d'Annecy, en France. Ce n'est qu'au milieu des années 80 que son travail minutieux et hors norme commence à être reconnu. Il remporte alors plusieurs prix, dont celui de l'Association québécoise des critiques de cinéma, en 1985, pour *Chants et Danses du monde inanimé – Le Métro*. Le Melkweg Cinema d'Amsterdam lui en remet un autre en 1986 pour l'ensemble de son œuvre. Il sera également, en 1988, le premier lauréat du prix Héritage-Norman-McLaren, prix donné à une personne dont le travail se situe dans le prolongement de l'œuvre et de la pensée du plus célèbre cinéaste d'animation de tous les temps.

Or, c'est justement à cause de Norman McLaren que Pierre Hébert entrera à l'Office national du film (ONF) du Canada en 1965. Il l'avait rencontré quelques années auparavant, et cette rencontre avait été pour lui déterminante, car McLaren l'encourage fortement à poursuivre ses expériences d'animation gravée sur pellicule, technique qui, encore aujourd'hui, reste l'axe principal de son travail. Cette méthode d'animation, Pierre Hébert l'a pratiquée seul, chez lui, comme hobby, « avec beaucoup d'enthousiasme », dit-il. Elle demande peu de moyens et d'argent : des amorces de pellicule noire, des grattoirs, guère plus.

Né en 1944 dans une famille modeste du quartier Villeray à Montréal, Pierre Hébert dessine depuis l'âge de 5 ans. Ses parents encouragent certes ses talents, mais comme bien des gens à l'époque, ils l'inscriront au collège classique pour qu'il puisse embrasser une profession libérale. Son père est employé de bureau dans une sidérurgie et sa mère est couturière. « Je n'avais pas l'impression de vivre dans une famille pauvre, ajoute-t-il. Mes parents avaient des ambitions pour les enfants, souhaitant qu'ils étudient et fassent mieux qu'eux. Mais quand je suis arrivé au collège, disons que j'ai eu l'impression que ma famille était un peu pauvre quand même! »





**PENDANT** ses études au collège Saint-Viateur, il aurait aimé, comme plusieurs de ses amis, fréquenter l'École des beaux-arts, mais ses parents s'y opposent fermement. On comprend son désir, car il a toujours dessiné, et il grave déjà à ce moment-là des histoires sur pellicule 16 mm non développée. C'est la Révolution tranquille et il s'intéresse au cinéma qui change du tout au tout à Montréal, avec la création du Festival international du film de Montréal, de la Cinémathèque canadienne (qui deviendra la Cinémathèque québécoise), du cinéma Élysée et l'explosion du Cinéma direct à l'ONF. Il rencontre les gens de la revue *Objectif* et il y publie des textes. « J'étais imbibé par l'esprit de l'époque », affirme-t-il.

Pendant quelques années, il suit deux chemins parallèles : son intérêt pour le dessin, l'animation et le cinéma, et son attirance pour les sciences. Il étudie l'anthropologie, qui le fascine énormément. Mais c'est à la suite de circonstances, heureuses ou malheureuses selon les points de vue, qu'il prend le chemin du cinéma, la fondation du Centre de recherches en archéologie de l'Université de Montréal, où il voulait entrer, ne se concrétisant pas. Il est alors engagé après un emploi d'été à l'ONF.

Cet intérêt pour les sciences marque tous ses films. C'est un regard d'anthropologue et d'entomologiste qu'on trouve dans *Père Noël! Père Noël!* (1974), *Adieu bipède* (1987) et *La Plante humaine* (1996). Sa passion pour les structures mathématiques se vérifie dans *Op hop Hop op* (1966), *Opus 3* (1967), *Explosion démographique* (1967), *Autour de la perception* (1968) et *Notions élémentaires de génétique* (1971), aux constructions très raffinées et abstraites. Le calcul des probabilités lui étant nécessaire, entre autres choses, il retourne sur les bancs d'école pour étudier les mathématiques. En réaction à cette abstraction toutefois, à cette activité trop formaliste et quasi schizophrénique qui semble le mener à un cul-de-sac, Pierre Hébert décide de participer à des films collectifs, comme *Le Corbeau* et *le Renard* (1969), qu'il coréalise avec Francine Desbiens, Michèle Pautz et Yves Leduc, et *Du coq à l'âne* (1973), qu'il signe avec Francine Desbiens et Suzanne Gervais. Il y acquiert la maîtrise du papier découpé et, très vite, l'idée d'animer. Son engagement politique y est aussi pour beaucoup alors qu'il adhère à des formations marxistes-léninistes.

# Pierre Hébert

S'amorce, après une période de flottement, une prise de conscience qui le ramènera à la gravure sur pellicule, qu'il avait abandonnée depuis son arrivée à l'ONF.

Intéressé par Bertolt Brecht et son effet de distanciation, Pierre Hébert se questionne sur la technique et le récit. Afin de développer une critique sociale, il change le dispositif de ses films en faisant cohabiter images réelles et animation. Sa réflexion, plus réfléchie et plus théorisée, radicalise l'opposition entre différents styles d'animation, qu'on décèle dans *Entre chiens et loup* (1978), qui porte sur le chômage, et *Souvenirs de guerre* (1982), dont le propos est le danger d'une troisième guerre mondiale au Moyen-Orient. Mais la vraie remise en cause de l'animation démarre avec *Étienne et Sara* (1984), inspiré par la naissance de deux enfants, sa rencontre avec le poète belge Serge Meurant et sa collaboration étroite avec des musiciens. La recherche du métissage avec les autres arts se concrétise de plus en plus.

En voulant diffuser d'une autre manière ses films, Pierre Hébert a l'idée d'un spectacle avec deux musiciens, Robert M. Lepage et René Lussier. Cela donne *Chants et Danses du monde inanimé – Le Métro* (1985). *La Lettre d'amour* (1988) est issue d'une série de performances intitulée *Conversations* et réalisée avec un écrivain, un chorégraphe et un musicien. Des tournées suivent. Le cinéaste commence en 1986 à graver des films en direct, prenant ainsi une part encore plus active dans les spectacles. Avec Robert M. Lepage, il présente pour la première fois à l'automne 1990 *La Plante humaine*, une performance qui aboutira au long métrage de 1996, une critique féroce du culte des images.

Pierre Hébert devient en 1996 directeur et producteur du studio d'animation du Programme français à l'ONF. Il quitte cette fonction en 1999 et ne désire pas rester à l'Office en tant que réalisateur. « Je suis un cinéaste en dehors du cinéma, dit-il en riant. Je voulais poursuivre en toute liberté mes expériences sur la durée et l'espace. » Depuis 2001, il a entrepris une longue tournée, qui les a menés, lui et le musicien américain Bob Ostertag, aux États-Unis, en Italie, en Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas, en France, au Portugal et au Japon, avec un spectacle toujours basé sur l'improvisation, *Entre la science et les ordures*. Il utilise cette fois l'informatique pour l'animation.



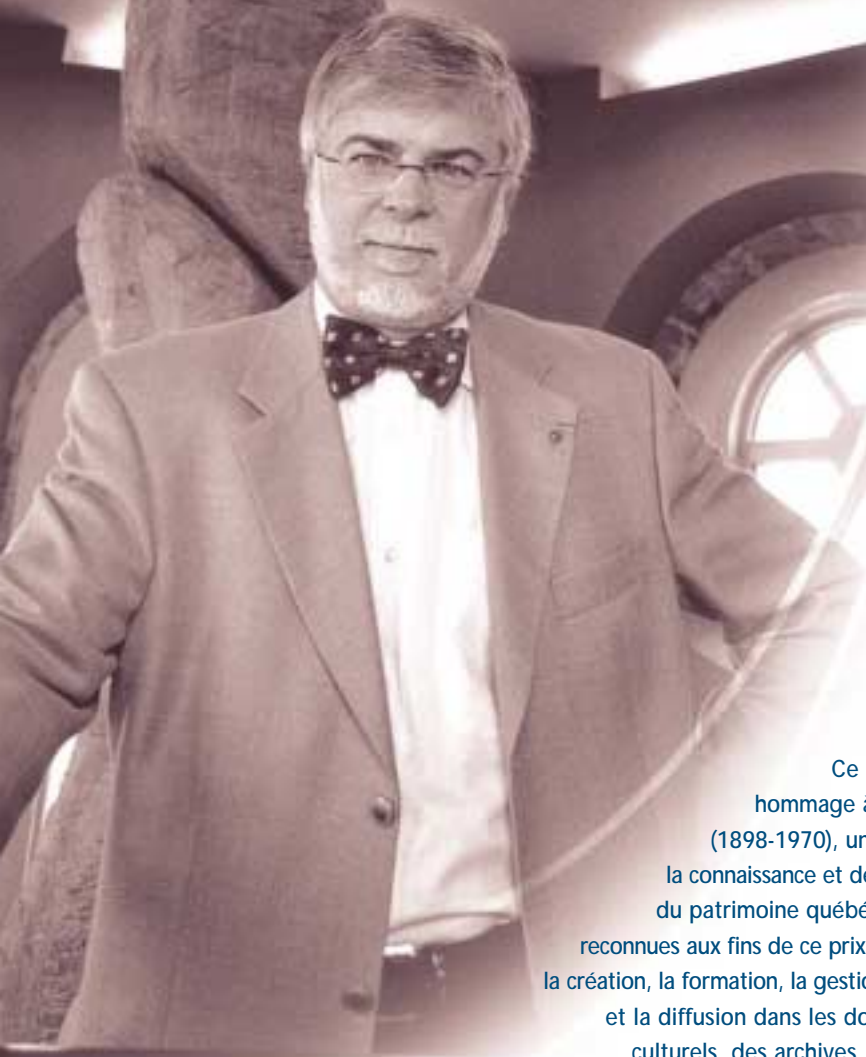
Cinéaste atypique, Pierre Hébert? Certainement. Mais aussi chercheur et penseur. Un grand homme de la science des images animées.

## PRIX ALBERT-TESSIER

2003 André Forcier  
2002 Robert Daudelin  
2001 René Jodoin  
2000 Micheline Lanctôt  
1999 Roger Frappier  
1998 Georges Dufaux  
1997 Colin Low  
1996 Jacques Giraldeau  
1995 Jean Pierre Lefebvre  
1994 Pierre Perrault  
1993 Francis Mankiewicz  
1992 Jean-Claude Labrecque

1991 Frédéric Back  
1990 Gilles Carle  
1989 Denys Arcand  
1988 Anne Claire Poirier  
1987 Rock Demers  
1986 Michel Brault  
1985 Gilles Groulx  
1984 Claude Jutra  
1983 Maurice Blackburn  
1982 Norman McLaren  
1981 Pierre Lamy  
1980 Arthur Lamothe

2 0 0 4



Ce prix a été créé en hommage à Gérard Morisset (1898-1970), un des pionniers de la connaissance et de la mise en valeur du patrimoine québécois. Les activités reconnues aux fins de ce prix sont la recherche, la création, la formation, la gestion, la conservation et la diffusion dans les domaines des biens culturels, des archives, de la muséologie et de la culture populaire traditionnelle.



**JOHN** R. Porter est assurément l'un des historiens de l'art les plus en vue au Québec. Il faut dire que depuis son arrivée à la tête du Musée national des beaux-arts du Québec, en 1993, l'homme multiplie les coups d'éclat. Les plus remarquables restent sans conteste l'exposition *Rodin à Québec*, en 1998 – avec son demi-million de visiteurs, elle fut l'exposition d'œuvres d'art la plus fréquentée dans le monde cette année-là –, et la création, en 2000, d'une salle permanente réservée au plus fameux de nos artistes sur la scène internationale, Jean-Paul Riopelle. John Porter a dû faire preuve d'une bonne dose de détermination pour réaliser ce projet et en arriver, comme c'était son vœu, à ce que « son » musée abrite la plus importante collection publique d'œuvres de ce grand peintre, sculpteur et graveur québécois. La seule acquisition de l'immense triptyque *Hommage à Rosa Luxemburg* fut une véritable saga! Mais la détermination est justement l'une des vertus cardinales de ce Lévisien d'origine.

En 1972, à l'âge de 23 ans, John Porter est le premier à obtenir une maîtrise en histoire de l'art à l'Université Laval. Il soutiendra sa thèse de doctorat à l'Université de Montréal en 1981. Entre-temps, il publie *L'Art de la dorure au Québec du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*. L'éloge vient alors de haut : M<sup>gr</sup> Félix-Antoine Savard, lui-même écrivain, parlera des « pages un peu surnaturelles » de ce livre écrit par le « jeune Porter », un livre consacré à un mystérieux métier d'art et qui est encore consulté aujourd'hui par des restaurateurs québécois et étrangers. Déjà, il y témoigne de la conviction profonde, jamais démentie depuis, que la restauration des œuvres anciennes constitue la voie royale pour préserver l'authenticité de ce patrimoine et le garder toujours vivant. Cette conviction, il se sera sans relâche employé à la faire partager par ses contemporains, comme l'attestent plusieurs de ses publications, mais aussi des actions très concrètes. Ainsi lancera-t-il le Musée dans un ambitieux programme de restauration d'œuvres, afin de redonner au Québec des pièces majeures de son patrimoine. Dès 1994, l'exposition *Restauration en sculpture ancienne* représentait une belle entreprise de séduction, de sensibilisation et d'éducation du public.

John Porter, de fait, est un pédagogue dans l'âme. Il démarre sa carrière professionnelle comme conservateur adjoint de l'art canadien ancien au Musée des beaux-arts du Canada, poste qu'il occupe de 1972 à 1978. Mais c'est ensuite à l'Université Laval qu'on le croise. Il ne rompra jamais les liens avec son *alma mater*, puisqu'il y a encore le statut de professeur associé. Pour ses étudiants au baccalauréat, à la maîtrise et au doctorat, il aura été un professeur marquant. John Porter a une passion : l'art sous toutes ses formes, et il en a imprégné ses cours. Plus que de simples connaissances théoriques, le professeur Porter a su transmettre à ses étudiants le feu sacré.

Lorsque John Porter commence à enseigner, l'histoire de l'art est encore une discipline jeune au Québec et, par conséquent, il se préoccupe de la formation des chercheurs. Dirigeant d'importants projets de recherche, il donne à plusieurs de ses jeunes collaborateurs l'occasion de faire leurs armes et de se mettre en valeur.



**CERTAINS** d'entre eux se souviennent de l'aventure exaltante du *Grand Héritage*, l'exposition organisée par le Musée du Québec pour souligner la visite à Québec du pape Jean-Paul II, en septembre 1984. Membre du comité scientifique chargé de concevoir le volet artistique de l'exposition, il joue un rôle clé dans la sélection des pièces et la rédaction du catalogue intitulé *Le Grand Héritage. L'Église catholique et les arts au Québec*. À cette occasion, il fait découvrir des œuvres majeures dont les traces semblaient perdues à jamais. Mais les découvertes de John Porter, en matière de patrimoine québécois, ne commencent ni ne s'arrêtent là, loin s'en faut. Coquin de sort, c'est lui qui résout « l'énigme du baldaquin » de l'église de Neuville – le plus vieil ensemble sculpté du Régime français, que tous croyaient disparu –, une énigme à laquelle s'était notamment buté... nul autre que Gérard Morisset!

L'exposition est à peine terminée que John Porter s'attelle à ce qui s'avérera un ouvrage phare sur la sculpture. Événement rarissime dans le monde de l'histoire de l'art, *La Sculpture ancienne au Québec. Trois Siècles d'art religieux et profane*, publié en 1986 et auquel collabore Jean Bélisle, de l'Université Concordia, est salué par les spécialistes comme par les... profanes, justement. À cet égard, la production écrite de John Porter force l'admiration, tant par sa qualité que par sa quantité : on lui doit entre autres quelque 370 notices de catalogues et 160 articles scientifiques, ainsi qu'une quinzaine d'ouvrages dont il est l'auteur unique ou principal! De fait, aucun historien de l'art québécois contemporain n'a autant écrit sur autant d'aspects de notre patrimoine. Toutes ses réflexions sur l'art et la muséologie ont une audience qui déborde largement les frontières du Québec.

Au détour de ses travaux sur la sculpture, John Porter a l'intuition de l'importance patrimoniale du mobilier de l'époque victorienne au Québec. Désireux d'intensifier la recherche dans ce domaine jusqu'alors négligé, il met sur pied une équipe multidisciplinaire qui se veut au carrefour de l'histoire, de l'histoire de l'art, de l'ethnologie, de la géographie, de la restauration, de la sociolinguistique et de la muséologie. Ces travaux débouchent sur l'exposition *Un art de vivre : le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. D'abord présentée au Musée des beaux-arts de Montréal – où John Porter fait un passage remarqué de 1990 à 1993 à titre de conservateur en chef –, l'exposition se déplace ensuite au Musée de la civilisation, à Québec.

# John R. Porter

Au pays comme à l'étranger, en français comme en anglais, l'ouvrage qui l'accompagne est accueilli avec enthousiasme et qualifié de « monumental »! En somme, avec John Porter, la recherche et les travaux pointus ne tardent jamais à se diffuser.

Historien de l'art, John Porter a sans contredit donné une impulsion prodigieuse à la recherche sur l'art du Québec des origines à nos jours ; muséologue, il a réinventé, démocratisé et enrichi l'institution qu'il dirige depuis plus d'une décennie. Sa première initiative, à titre de directeur général, fut ainsi d'en ouvrir toutes grandes les portes à la population. Pour lui, les œuvres que recèlent les musées ne doivent pas demeurer dans les réserves, mais être appréciées en pleine lumière. Il aura du reste souvent réitéré, au cours de sa carrière, que l'institution-musée a le devoir social de partager ses richesses avec la communauté, car l'œuvre d'art n'est vivante que si elle fait l'objet d'une appropriation collective.

Fort de ce principe, John Porter aura utilisé ses talents de vulgarisateur et de communicateur hors pair pour entraîner le public en des avenues peu fréquentées. En effet, il ne s'est pas contenté d'accorder une place d'honneur aux Jean-Paul Riopelle et Jean Paul Lemieux – qui a également sa salle permanente au Musée; jouant souvent d'audace, il a amené la population québécoise à la découverte ou à la redécouverte d'artistes comme Joseph Légaré, Suzor-Coté, Louis-Philippe et Henri Hébert, Jean Dallaire, Marian Dale Scott, Maurice Perron, Mimi Parent et Jean Benoît, Madeleine Arbour, Denis Juneau, Rita Letendre, Dominique Blain et bien d'autres.

Animé par le désir de « conjuguer le durable et l'éphémère », John Porter est assurément un homme de vision. Pour lui, le patrimoine n'est nullement une simple accumulation de souvenirs du passé, c'est bel et bien « un ensemble de traces parlantes et d'échos tangibles de notre genèse individuelle et collective » ; à ce titre, les diverses expressions du patrimoine méritent que les communautés se les approprient afin de les conserver, de les réactualiser et de les transmettre. Conservation et réactualisation, passé et avenir s'incarnent, chez John Porter, dans son inlassable passion à nous révéler à nous-mêmes.

Récipiendaire de nombreuses reconnaissances dont le prix carrière 2003 de la Société des musées québécois, John Porter est fait chevalier de l'Ordre des arts et des lettres de la République française en 1998, chevalier de l'Ordre national du Québec en 2002 et chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur de France en 2003.



## PRIX GÉRARD-MORISSET

2003 Marcel Junius  
2002 Norman Clermont  
2001 Carol Couture  
2000 Non attribué  
1999 Luc Noppen  
1998 Jean-Claude Dupont

1997 France Gagnon Pratte  
1996 Michel Lessard  
1995 Maurice Lemire  
1994 Phyllis Lambert  
1993 Carmen Gill-Casavant  
1992 Jean-Claude Marsan

2 0 0 4



Ce prix rend hommage à Armand Frappier (1904-1991), fondateur de l'institut de recherche qui porte son nom. Il s'adresse aux personnes qui ont créé ou développé une institution de recherche, ou qui se sont consacrées à l'administration et à la promotion de la recherche, ou encore qui ont su faire croître l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.

**D'ENTRÉE DE JEU**, Camille Limoges tient à mettre les choses au point. Du point de vue du philosophe de la biologie qu'il a d'abord été, l'être humain n'est que le bourgeon d'une branche de la vie parmi d'autres, survenu de manière contingente. Il est un animal qui s'acharne malgré tout à comprendre une incertaine conquête jamais achevée. La clarté du discours et la franchise du regard ne trompent pas : Camille Limoges est un homme fidèle à ses principes et à ses convictions ainsi qu'à cette vision d'un monde fascinant mais sans transcendance. Penseur et aussi homme d'action, il a toujours cherché à apporter sa contribution, des racines du savoir jusqu'au sommet des hautes sphères décisionnelles. Pionnier de l'histoire des sciences au Québec, fondateur de l'Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences de l'Université de Montréal, puis du Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST) à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), cet universitaire accompli s'investit aussi pleinement dans la fonction publique québécoise, où il jouera notamment un rôle clé dans l'élaboration des deux politiques scientifiques adoptées depuis les années 70.

Enfant, Camille Limoges est surtout attiré par les lettres. Il se voit écrivain. Né en 1942 à Montréal, il découvre cependant très jeune la fascinante histoire de la vie. Aux côtés de son père, géologue et paléontologue amateur, il interroge les fossiles et se passionne pour l'évolution des espèces. Il est aussi déjà activiste dans l'âme, avide de toujours partager avec d'autres, et il devient membre des groupes les plus variés. À l'Université de Montréal, Camille Limoges étudie la philosophie. En 1964, il obtient sa licence et s'envole aussitôt pour Paris.

À 22 ans, Camille Limoges est le plus jeune étudiant de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de la Sorbonne que dirige Georges Canguilhem, condisciple de Sartre et de Raymond Aron et successeur de Gaston Bachelard à la direction de cet institut. Le philosophe français, spécialiste de l'histoire des sciences de la vie, prend le Québécois sous son aile. Pendant quatre ans, Camille Limoges tire grand profit de cet univers intellectuel d'une incroyable richesse. Il vit aussi de l'intérieur la révolte étudiante et soutient sa thèse de doctorat, en mai 1968, sur la constitution du concept de sélection naturelle chez Darwin. Ici, la Révolution tranquille bat son plein. Lorsque l'Université de Montréal engage Camille Limoges, sitôt son doctorat obtenu, il est alors au Québec le seul historien spécialisé en sciences biologiques. Loin de s'en enorgueillir, le jeune professeur souffre du peu de possibilités d'échanges avec des collègues. Lui qui a souhaité faire carrière au Québec doit se résoudre à partir après trois ans. Le voilà désormais professeur agrégé au prestigieux Département d'histoire des sciences de l'Université Johns Hopkins à Baltimore, où il retrouve avec joie le foisonnement d'idées qui enrichit la réflexion.





**CEPENDANT,** l'histoire est un éternel recommencement, dit-on souvent. Après trois ans à Baltimore, Camille Limoges revient à Montréal pour prendre, à 31 ans, la direction du nouvel Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences. De 1973 à 1977, il bâtit et dirige l'Institut qui devient rapidement le creuset où seront formés, pendant une quinzaine d'années, la plupart des spécialistes québécois de l'analyse historique, sociologique et politique des sciences. Puis, après un séjour d'un an à l'Université Harvard, il passe à la pratique, guidé par une volonté d'agir qui ne le quittera jamais. En 1980, Camille Limoges participe activement à la rédaction de l'énoncé de la première politique scientifique du Québec. L'année suivante, il entre dans l'administration publique comme conseiller scientifique puis secrétaire adjoint au Secrétariat à la science et à la technologie. Il prépare la naissance du premier ministère de la Science et de la Technologie, dont il deviendra sous-ministre en 1983. À divers titres, il sera au cœur de la plupart des grandes décisions en matière de politique scientifique pour les vingt années suivantes et marquera ainsi profondément le Québec de la science et de l'innovation.

# Camille Limoges

En 1987, l'intellectuel sent le besoin d'alimenter à nouveau sa réflexion. Il quitte donc la fonction publique et rejoint l'UQAM où il participe à la mise en œuvre du nouveau programme Science, technologie et société et à la création du CIRST. Pendant dix ans, il réfléchit aux liens entre science et société et s'engage personnellement dans la vie scientifique, notamment comme président de l'Acfas en 1989. Il cosigne en 1994 un ouvrage de renommée mondiale, *The New Production of Knowledge*, qui propose une analyse originale des mutations de la production du savoir. Puis il passe à nouveau aux travaux pratiques, d'abord en 1997 comme président du Conseil de la science et de la technologie, puis comme sous-ministre au ministère de la Recherche, de la Science et de la Technologie de 2000 à 2002. Au cours de ces deux mandats, il donne un nouvel élan à l'action gouvernementale en matière de science et d'innovation. Il jouera un rôle clé dans l'élaboration et la mise en œuvre de la nouvelle politique scientifique publiée en 2001.

Camille Limoges prend sa retraite le jour de ses 60 ans, pour ne pas mourir avant d'avoir réalisé les rêves intellectuels de sa jeunesse. Auteur de six ouvrages et d'innombrables documents gouvernementaux ou articles scientifiques, membre de la Société royale du Canada et de l'Académie internationale d'histoire des sciences, titulaire de deux doctorats *honoris causa* et lauréat du prix Carrière de l'Association de la recherche industrielle du Québec en 2003, l'historien se consacre désormais à l'écriture avec un enthousiasme qui ne faiblit pas. Avec un jeune collègue, il vient de rééditer le premier ouvrage scientifique écrit en 1800 par un médecin de Québec, François Blanchet, et sa table de travail croule sous les projets. Discret sur sa vie privée, Camille Limoges est intarissable dès lors qu'il s'agit de littérature ou d'histoire. Et entre deux séances d'écriture, il siège encore à plusieurs conseils d'administration et au sein de comités d'experts d'organismes à vocation scientifique.



## PRIX ARMAND-FRAPPÉ

2003 Charles E. Beaulieu  
2002 Robert Lacroix  
2001 Emil Skamene  
2000 Jean-Guy Paquet  
1999 Non attribué  
1998 Samuel O. Freedman

1997 Roger A. Blais  
1996 Jacques Genest  
1995 Louis Berlinguet  
1994 Maurice L'Abbé  
1993 Lionel Boulet

2 0 0 4



Ce prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976), reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal, en 1934, constitue son apport majeur à la neurologie. Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.



**NUL DOUTE** qu'un cerveau exceptionnellement brillant se cache derrière le regard taquin du docteur Rémi Quirion. Spécialiste à la fois de la maladie d'Alzheimer, de la douleur, de la schizophrénie et des neuropeptides, il est l'auteur de plus de 500 publications scientifiques et de 5 ouvrages. À 49 ans seulement, il figure déjà parmi les chercheurs en neurosciences les plus cités au monde. Professeur au Département de psychiatrie de l'Université McGill, membre associé du Département de pharmacologie et du Département de neurologie et de neurochirurgie, professeur associé au Centre d'études sur le vieillissement, directeur scientifique du Centre de recherche de l'Hôpital Douglas, directeur fondateur du Réseau en santé mentale du Québec et premier directeur scientifique de l'Institut canadien des neurosciences, de la santé mentale et des toxicomanies, le chercheur se double d'un organisateur hors pair qui, tout en assumant ses multiples responsabilités, sait mobiliser les énergies pour faire reculer la maladie mentale.

Le docteur Rémi Quirion fait cependant preuve d'une grande humilité. Pour expliquer sa réussite, il invoque avant tout la grande capacité de travail que lui a inculquée son père. À 7 ans, il met déjà la main à la pâte dans le restaurant familial du petit village de Lac-Drolet, entre Beauce et Estrie, aux côtés de ses huit frères et sœurs. Il y travaillera jusqu'à l'obtention de son baccalauréat. À l'école, il excelle et arrive au collégial avec deux années d'avance. Il est le seul enfant de la famille à entrer à l'université. Optimiste né, Rémi Quirion fait confiance au hasard pour choisir son domaine d'étude. Il obtient à l'Université de Sherbrooke son baccalauréat en biologie en 1976, puis il termine en un an ses études de deuxième cycle en pharmacologie. À 25 ans, il est titulaire d'un doctorat. Par la suite, il est accueilli à l'Institut national de santé mentale de Bethesda, au Maryland, pour trois ans d'études postdoctorales. Rémi Quirion découvre alors un autre visage de la recherche, où les équipes se livrent une bataille sans merci à grand renfort de publications. Sur un coin de paillasse, il travaille comme un fou, aux côtés de sa conjointe Pierrette, neuroendocrinologue, qui termine ses études menant à l'obtention d'un doctorat. L'expérience s'avère très enrichissante. Le couple pense s'installer à Washington lorsque l'Hôpital Douglas de Montréal offre à Rémi Quirion de prendre la direction de ses laboratoires et de construire de toutes pièces un centre de recherche en neurosciences et en santé mentale. À 28 ans, le jeune chercheur ne peut résister au défi.



**DÈS LORS**, Rémi Quirion se dévoue entièrement à sa mission, avec une fougue et un esprit d'à-propos remarquables, recrutant des collaborateurs au gré des rencontres et des occasions, alignant subventions et découvertes à un rythme étourdissant. Au cours des vingt dernières années, plus de 60 étudiants diplômés et qui mènent des études postdoctorales seront formés dans les laboratoires du docteur Quirion qui engagent aujourd'hui une quinzaine de personnes. Depuis plus de dix ans, cette équipe s'est acquis une réputation internationale non seulement pour la qualité de la recherche et l'excellence de la formation, mais aussi pour l'esprit de franche camaraderie qui règne entre chercheurs et l'enthousiasme communicatif de son directeur.

C'est au cours de ses études de troisième cycle que Rémi Quirion commence à se passionner pour le fonctionnement du cerveau. En choisissant d'étudier simultanément la maladie d'Alzheimer, la douleur, la schizophrénie et le rôle de certains neuropeptides dans l'anxiété et la dépression, ce touche-à-tout a toujours gardé une vision d'ensemble, car il est persuadé que le brassage d'idées qui en résulte ne peut qu'aboutir à une meilleure compréhension des choses. Fait exceptionnel, Rémi Quirion s'est illustré dans ces quatre domaines. Dans la recherche sur la maladie d'Alzheimer, il est particulièrement reconnu pour avoir établi des liens entre différents phénotypes retrouvés dans le cerveau de personnes atteintes. Ses travaux, abondamment cités, mènent à l'élaboration de nouveaux médicaments. En étudiant par ailleurs le neuropeptide Y, Rémi Quirion découvre que cette substance connue pour stimuler l'appétit semble aussi jouer un rôle majeur dans l'anxiété et la dépression. Ses recherches sur le neuropeptide CGRP, quant à elles, pourraient conduire à la conception d'analgésiques plus efficaces, notamment contre les migraines. Depuis dix ans, enfin, le chercheur tente de comprendre pourquoi la schizophrénie se manifeste souvent au moment de la puberté, ce qui permettra peut-être de percer enfin les mystères de cette terrible maladie.

# Rémi Quirion

Proche de ses étudiants et collaborateurs avec qui il partage souvent une véritable complicité, toujours aussi épris de la découverte et du travail de recherche, Rémi Quirion excelle également dans son rôle d'administrateur, où il est entièrement dévoué à la cause de la santé mentale. Il sera éditeur en chef du *Journal of Chemical Neuroanatomy* et membre des comités éditoriaux de dix-huit publications savantes. Le Québec puis le Canada lui confient la supervision de leurs activités de recherche en santé mentale : de 1994 à 2001, il coordonne ainsi le Réseau de santé mentale du Fonds de recherche en santé du Québec; depuis décembre 2000, l'Institut canadien des neurosciences, de la santé mentale et des toxicomanies des Instituts de recherche en santé du Canada.

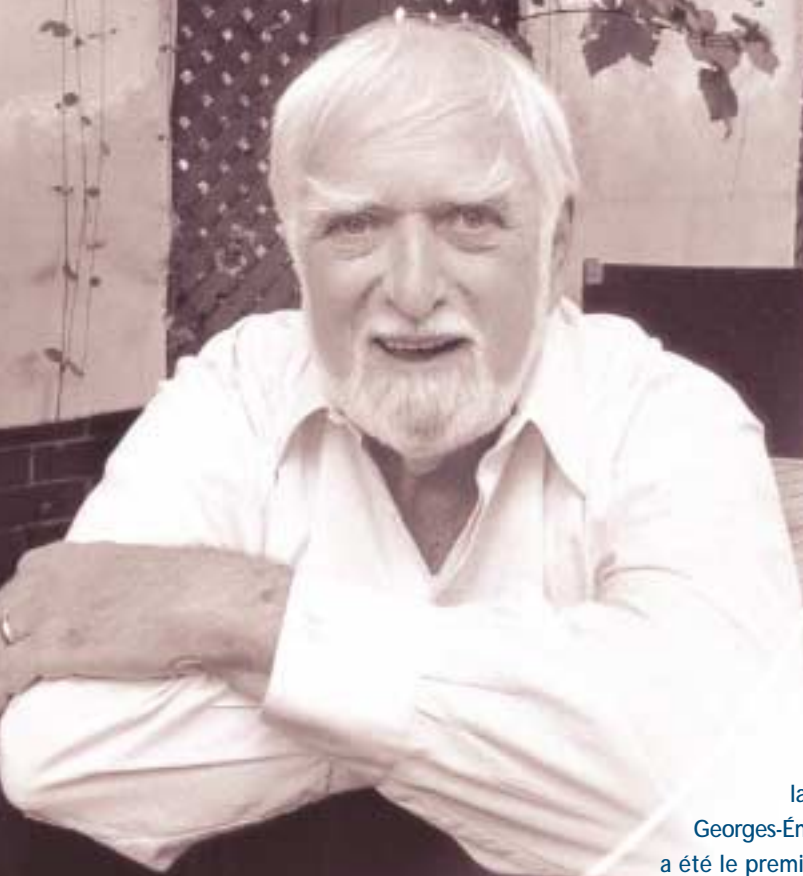
Rémi Quirion a déjà reçu de nombreuses distinctions, dont le Prix du jeune chercheur du Club de recherches cliniques du Québec en 1989, le prix Heinz-Lehmann du Collège canadien de neuropsychopharmacologie en 1991, le prix Léo-Pariseau de l'Acfas et le prix Galien en 1997. Depuis 2003, il est membre de la Société royale du Canada et chevalier de l'Ordre national du Québec. Éternel bon vivant, il trouve encore un peu de temps pour relaxer en famille, voyager, cuisiner et skier. Passionné d'art, il est membre du conseil d'administration des Impatients. Cet organisme offre aux personnes atteintes d'une maladie mentale l'occasion de s'exprimer par les arts. Rémi Quirion se prend même parfois à rêver d'ouvrir une galerie d'art brut. Qui sait, peut-être un jour? Cependant, Rémi Quirion ne planifie pas. Il fait plutôt confiance à la vie et à l'avenir.



## PRIX WILDER-PENFIELD

2003 Frederick Andermann  
2002 André Parent  
2001 Pavel Hamet  
2000 Jean Davignon  
1999 Clarke F. Fraser  
1998 Theodore L. Sourkes

1997 Krešimir Krnjević  
1996 Jacques de Champlain  
1995 Charles R. Scriver  
1994 Albert J. Aguayo et  
Yves Lamarre  
1993 Brenda Milner



Considéré  
comme le « père de  
la Révolution tranquille »,  
Georges-Émile Lapalme (1907-1985)  
a été le premier titulaire du ministère  
des Affaires culturelles du Québec. Le prix  
qui honore sa mémoire couronne la carrière d'une  
personne ayant contribué de façon exceptionnelle  
à la qualité et au rayonnement de la langue française  
parlée ou écrite au Québec, que ce soit dans le domaine de  
la culture, des communications, de l'éducation, de l'administration,  
de la recherche, du travail, du commerce ou des affaires.

**EN APPRENANT** qu'il recevait le prix Georges-Émile-Lapalme, Jacques Languirand a été « paralysé de la parole » pendant une demi-heure. « Je me demandais – je me demande toujours – si je suis digne de cet honneur-là. »

Comme la plupart des esprits curieux, ce grand communicateur est avant tout un lecteur. Se considérant comme un « scientifique frustré », il observe, analyse, compare, explore. Sa bibliothèque personnelle compte 10 000 ouvrages. « Je n'invente rien, je transmets », dit-il en citant Confucius. Sa capacité d'ingestion d'information est phénoménale. À la radio de la Société Radio-Canada, où il officie depuis plus de 34 ans, il n'hésite jamais à aborder des sujets « difficiles » comme l'altruisme, le cosmos, la spiritualité, les sciences occultes, le suicide, la mort. Les 73 000 auditeurs de l'émission *Par quatre chemins* le suivent parce que tout en les entraînant sur des sentiers ardu, il ne perd jamais de vue la beauté du monde. « J'essaie d'être utile, dit-il. C'est dans ces moments-là que je suis le plus heureux. » Pour ce père de famille, deux fois grand-père et professeur à la retraite – il a enseigné 12 ans au programme de communication de l'Université McGill –, la cause du français est indissociable de celle de la pensée. « Pour exprimer et ressentir ce que l'on est, il faut un vocabulaire et des mots précis. S'il n'y a pas la langue, il n'y a pas de réflexion. »

Bien qu'il soit surtout connu pour son travail au micro, Jacques Languirand est aussi un auteur prolifique. Depuis 1956, il a publié un roman, deux récits de voyage, un livre d'humour, 11 pièces de théâtre, quelques essais et plusieurs ouvrages de vulgarisation. Sa plus récente pièce, *Faust et les Radicaux libres* (1999), a remporté un prix spécial du jury au Concours international de théâtre de la Fondation Onassis à Athènes. Son éditeur, Alain Stanké, qui a réédité récemment une bonne partie de ses textes dramatiques<sup>1</sup> le décrit comme le seul représentant dans ce pays du théâtre de l'absurde.

Pionnier du multimédia, notamment à Expo 67 où il fut concepteur-designer, Languirand a ouvert la voie à de nombreux créateurs de la génération technologique. À l'enseigne du théâtre, en plus de son travail d'écriture, il a été comédien, metteur en scène, professeur à l'École nationale de théâtre et secrétaire général de la Comédie canadienne et du Théâtre du Nouveau Monde. En 1967, dans le Vieux-Montréal, il a créé son propre centre culturel, ancêtre des Ex-Machina et autres temples de la multidisciplinarité. En 1993, à 62 ans, pour Robert Lepage, il a accepté d'interpréter pendant plusieurs mois, en tournée au Québec et en Europe, trois rôles dans le fabuleux Cycle Shakespeare du théâtre Repère. À Nottingham, en Angleterre, le *Financial Times* a salué sa prestation dans *Coriolan* en louant chez lui « un Menenius exceptionnel ».

Porte-parole pour le Québec du Jour de la Terre dont l'objectif est de sensibiliser le public à l'environnement, Languirand a été perçu tour à tour comme un personnage insolite (coïncidence ou non, sa première pièce s'intitulait *Les Insolites*), un auteur d'avant-garde, un prophète de la contre-culture, un passeur, un rêveur.

<sup>1</sup> *Presque tout Languirand*, Stanké, Montréal, 2001, 892 pages.



**CONCEPTEUR** du site *Par quatre chemins* ([www.radio-canada.ca/par4](http://www.radio-canada.ca/par4)) qui, avec ses 8 500 pages et ses 600 heures de fichiers audio, est l'un des sites Internet francophones les plus importants de la galaxie web, il aborde les idées et les tendances de son époque avec la même agilité depuis plus de 50 ans. « J'ai toujours eu ce besoin d'apprendre. »

Jacques Languirand est né à Montréal en 1931, enfant unique de Clément Languirand-Dandurand et de Marguerite Leblanc morte deux ans et demi après sa naissance. Malgré les attentions d'une belle-mère, d'une grand-mère et de deux tantes aimantes, il garde de son enfance un souvenir douloureux. Professeur à l'école primaire, son père est taciturne, colérique, excentrique... autoritaire. Dans la famille, on est aventurier (le grand-père s'est enrichi aux États-Unis), obstiné, farfelu et parfois rancunier. Ambitieux, Jacques tente de faire sa place dans cette exigeante lignée. Comme l'a déjà écrit son ami Hubert Aquin, « un Languirand est un objet rare, aux contours fauves, de forme bizarre, dont les parois sont couvertes d'hiéroglyphes et qui tient à la fois de la boîte à surprise et de la pile électrique ».

Il a 18 ans lorsqu'il part pour Paris en 1949. À titre de chroniqueur culturel à l'antenne de la RDF, la Radiodiffusion française, il interviewe les grandes personnalités de l'époque comme André Breton, Paul Claudel, André Malraux, Henri de Montherlant, Jean-Louis Barrault. Il se lie d'amitié avec Jean Cocteau, Laurent Terzieff, Léon Zitrone. Mais aussi avec Jacques Normand, Charles Aznavour et nombre d'expatriés québécois. Pendant plus d'un an, sur la rive gauche de la Seine, il partage un appartement avec le montréalais François Hertel, poète et ancien jésuite qui a servi de mentor à de nombreux intellectuels de la Révolution tranquille. À la RDF où ses interventions sont transmises sur ondes courtes jusqu'à Montréal, son patron se nomme Pierre Emmanuel. L'ancien résistant et homme de lettres qui sera reçu une vingtaine d'années plus tard à l'Académie française est le maître à penser du jeune Languirand. « Ma vie a été remplie de ces rencontres avec des gens souvent plus âgés que moi. Je ne me lassais jamais de les écouter. Si bien qu'à cette époque, je passais pour un type des plus silencieux. »

# Jacques Languirand

De retour à Montréal à la fin des années 50, il se retrouve devant les caméras de la télévision, à l'émission *Carrefour*, aux côtés de ces maîtres de la communication que sont René Lévesque et Judith Jasmin. Se considérant toujours comme en apprentissage, il parcourt le monde, se rend à Tahiti, aux États-Unis, au Mexique. Il participe sous surveillance scientifique à des expérimentations sur les drogues psychédéliques et plus spécifiquement sur le LSD. « En tant que créateur, écrit-il à cette époque, avec tout ce que cette définition comporte d'inconfortable, je cherche sans cesse, je ne suis jamais satisfait de ce que je trouve, et tous les matins je recommence. » Par la suite, il s'intéressera à la psychologie, fera de nombreuses conférences, entre autres sur le mal-être, les droits humains et la nutrition dont il deviendra peu ou prou un spécialiste. Inmanquablement, il livre son message de façon élégante avec des mots et une diction impeccable, bien français.

À la veille de recevoir ce prix, il éprouve le besoin d'évoquer tous ceux qui l'ont « formé, accompagné, instruit ». Au nombre de ces gardiens tutélaires, outre ceux que l'on a mentionnés plus haut, il cite ses femmes, ses professeurs à la petite école, « le frère Hilaire, la sœur unetelle ». Il tient également à rappeler l'action de la Société du bon parler français qui, du temps de sa jeunesse, multipliait les initiatives (« un mot nouveau » chaque jour dans les écoles) pour enrichir la pratique de la langue au quotidien. « À mon avis, on s'exprime mieux au Québec qu'autrefois. Si le français a réussi à survivre, c'est grâce aux communautés religieuses. »

Mais avant tout, il voudrait rendre hommage à Clément, « ce créateur – musicien-organiste-professeur – passionné de la langue française » qui, jusqu'à la fin de sa vie, l'a corrigé pour un mot ou une expression qu'il aurait pu employer dans un sens plus juste. Pendant longtemps Jacques Languirand en a voulu à son père pour ses critiques sévères. « Aujourd'hui, je regrette la réputation que je lui ai faite. Clément était assoiffé de culture. Il lisait sans arrêt, fouillait les dictionnaires, recopiant mots et citations, retenant tout, ne laissant rien échapper. À sa manière, il cherchait à transmettre son savoir. Il a eu raison. »



Jacques Languirand a été nommé chevalier de l'Ordre national du Québec en 2004. Il a également été fait officier de l'Ordre du Canada en 2003 et a reçu un doctorat honorifique de l'Université McGill en 2002.

## PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

2003 André Gaulin  
2002 Jean-Claude Corbeil  
2001 Michel Bergeron  
2000 Henri Bergeron

1999 Marc Favreau  
1998 Fernand Daoust  
1997 Pierre Bourgault

2 0 0 4



Ce prix rend hommage à Lionel Boulet (1919-1996), reconnu comme l'un des pionniers de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec.

Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse qui s'est distingué par ses inventions, ses innovations scientifiques et technologiques, son leadership dans le développement d'entreprises et son apport au développement économique du Québec.



**ESTEBAN CHORNET** ne se prend jamais au sérieux. Préférant accorder le crédit de ses réussites à ses proches, l'ingénieur entrepreneur parle de lui simplement, avec un sourire aux lèvres, comme si chacune de ses actions n'était que le fruit de la chance ou de la conjoncture. Pourtant, ce spécialiste du génie chimique vert, notion qui englobe la conversion de la biomasse en bioénergie (un des vecteurs des énergies renouvelables) et en produits chimiques verts, a su conjuguer avec un talent rare des carrières de chercheur universitaire hors pair, de professeur très apprécié et d'entrepreneur prospère.

La source de la grande vitalité d'Esteban Chornet se trouve peut-être à Majorque, sa ville natale. Après la guerre civile espagnole (1936-1939) et sous les premières années de la dictature, la vie est dure dans la plus grande île des Baléares. Pour subvenir aux besoins de la famille, le père d'Esteban Chornet exploite deux scieries, dans une desquelles il génère de l'électricité avec le gaz produit à partir des résidus de bois. Cette électricité, outre qu'elle est utilisée pour les opérations de la scierie, sert aussi à faciliter la vie de quelques maisons voisines. L'expérience marque Esteban Chornet qui, plus tard, deviendra l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de ce type de procédé, la gazéification. À l'école, le garçon est fort en maths et en langues. Après l'Université polytechnique de Barcelone, où il obtient son diplôme de génie industriel en 1966, Esteban Chornet franchit l'Atlantique en compagnie de sa conjointe Mercedes et s'inscrit à des études de troisième cycle à l'Université Lehigh, en Pennsylvanie. C'est là que naît leur premier fils, Nicolas, lui aussi devenu ingénieur chimiste.

Lorsque les Chornet découvrent le Québec en 1970, c'est le coup de foudre. Bernard Coupal, lauréat du prix Lionel-Boulet en 2000, offre à l'ingénieur catalan un poste de professeur au Département de génie chimique de l'Université de Sherbrooke qui vient d'être créé. Le sujet central du groupe dirigé par Coupal – la valorisation de la tourbe – attire Esteban Chornet autant que la jeunesse et le dynamisme de l'institution. La famille s'installe définitivement à Sherbrooke où naissent deux autres fils : Vincent (finance et commerce international) et Michel (ingénieur chimiste).

Alors que le premier choc pétrolier de 1973 se prépare, Esteban Chornet mesure l'ampleur de notre dépendance à l'égard d'une ressource qui, inévitablement, finira par s'épuiser. Sans une solution de rechange durable au pétrole et au gaz naturel, affirme-t-il, le progrès social et économique de la planète est compromis. À l'image de son père, l'ingénieur cherche alors à mettre au point des procédés pour produire de l'énergie à partir de la biomasse, particulièrement abondante au Québec. De la tourbe, il passe aux résidus de l'industrie forestière, puis aux déchets urbains, « vraie ressource », selon ses propres termes. Soucieux d'asseoir la mise au point de ces techniques sur une base scientifique solide, il définit les concepts et élabore, avec ses étudiants et collaborateurs, des modèles théoriques et des preuves de concept en laboratoire et à l'échelle pilote. Au cours des années 70 et 80, il jette les bases fondamentales de plusieurs technologies, telles que la pyrolyse sous vide, la gazéification et le fractionnement eau-vapeur, qui aujourd'hui se trouvent en plein développement industriel.





**LES TRAVAUX** d'Esteban Chornet lui valent rapidement une reconnaissance internationale. Auteur de plus de 180 publications scientifiques, de 3 ouvrages à titre de coauteur ou de coéditeur, de 15 chapitres de livres et de nombreuses conférences, Esteban Chornet est titulaire de 21 brevets. En 1983, il devient le premier ingénieur chimiste à recevoir la prestigieuse bourse Steacie du Conseil de recherches en sciences naturelles et génie du Canada. Depuis 1993, il est également professeur invité affilié au National Renewable Energy Laboratory, au Colorado, où il participe à l'élaboration de nouvelles stratégies pour la production d'hydrogène par voie de la biomasse. Malgré ses succès en recherche, le professeur ne néglige pas ses autres responsabilités. Il prend part à la vie de l'université, participe à toutes sortes de comités internes, enseigne à tous les cycles et est appelé à siéger à des comités et conseils provinciaux, fédéraux et internationaux. Considéré comme un excellent pédagogue, il aime à partager son expérience avec les jeunes du premier cycle et agit en mentor auprès des étudiants diplômés.

Au tournant des années 90, Esteban Chornet est un professeur admiré et un chercheur accompli. Cependant, l'aventure industrielle le tente. Certes, il est depuis toujours proche du secteur privé, surtout comme consultant. De 1979 à 1983, il est ainsi directeur technique de la compagnie torontoise Sandwell-Beak Research Group. L'ingénieur siège aussi au conseil d'administration de plusieurs compagnies, comme ITEC Mineral, spécialisée dans le traitement des résidus miniers. Fera-t-il un bon entrepreneur? Comme en toutes choses, Esteban Chornet consulte d'abord ses proches. Sans leurs encouragements et leur soutien, il ne se serait pas lancé.

# Esteban Chornet

À l'approche de la cinquantaine, il mise aussi sur une santé de fer, conservée par des années de pratique sportive régulière. En mars 1992, Esteban Chornet franchit le pas et fonde, avec l'aide de l'Université de Sherbrooke, du Centre québécois de valorisation de la biomasse et de ses plus proches collaborateurs, Kemestrie, entreprise chargée du transfert industriel des technologies mises au point dans son laboratoire, et ce, tout en continuant d'exercer à temps plein ses fonctions de professeur. Son esprit d'initiative et sa pugnacité sont vite récompensés. De Kemestrie naissent trois sociétés, soit Kemfor, Gelkem et Enerkem : cette dernière deviendra la société étoile du groupe. En 2003, grâce à une licence accordée par Enerkem, la première usine au monde produisant de l'électricité à partir de déchets plastiques ouvre ses portes en Espagne. D'autres projets de gazéification de déchets urbains sont en cours de réalisation en Europe et en Amérique du Nord. Kemestrie est aussi actionnaire de Bixel, qui produit des médicaments contre le cancer.

Aujourd'hui, Esteban Chornet dirige Enerkem, avec l'aide précieuse de son fils Vincent, vice-président de l'entreprise, et il préside le conseil d'administration de Kemestrie. Il siège aussi au conseil scientifique du Fonds québécois de la recherche sur la nature et les technologies (FQRNT). À l'aube d'une retraite universitaire bien méritée, l'ingénieur se donne encore quelques années pour consolider ses activités industrielles en mettant l'accent sur le créneau de l'« énergie-environnement », convergence essentielle pour assurer le développement durable de la planète et où ses compagnies sont en train d'assumer le rôle de leader à l'échelle internationale.



**PRIX**  
**LIONEL-BOULET**

2003 Lorne Trottier  
2002 Pierre-Claude Aitcin  
2001 Morrel P. Bachynski

2000 Bernard Coupal  
1999 Robert Zamboni

**PRIX ATHANASE-DAVID**

- *Stanley Péan*, écrivain et journaliste, président du jury
- *Pan Bouyoucas*, traducteur et écrivain
- *Isabelle Daunais*, professeure de littérature au Département de langue et littérature française de l'Université McGill
- *Hélène Dorion*, poète
- *Jean Pierre Girard*, écrivain et professeur de littérature au Collège de Joliette

**PRIX MARIE-VICTORIN**

- *Nicole Benhamou*, professeure titulaire au Département de phytologie de l'Université Laval, présidente du jury
- *Carole Beaulieu*, professeure titulaire au Département de biologie de l'Université de Sherbrooke
- *Deborah J. Buszard*, doyenne de la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'environnement de l'Université McGill
- *Claude Hillaire-Marcel*, professeur titulaire au Département des sciences de la Terre et de l'Atmosphère de l'Université du Québec à Montréal
- *Robert Emery Prud'homme*, directeur du Département de chimie de l'Université de Montréal

**PRIX LÉON-GÉRIN**

- *Mireille Mathieu*, présidente-directrice générale du Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociales (CLIPP) de l'Université de Montréal, présidente du jury
- *Mario Fortin*, directeur du Département d'économie de l'Université de Sherbrooke et professeur titulaire
- *Denis Jeffrey*, directeur du Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante de l'Université Laval
- *Carmen Lambert*, professeure au Département d'anthropologie de l'Université McGill
- *Jacques Lévesque*, doyen de la Faculté de science politique et de droit de l'Université du Québec à Montréal

**PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS**

- *Maryla Sobek*, professeure à l'École supérieure de mode de Montréal, présidente du jury
- *Chantal Boulanger*, directrice du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul
- *Susan Edgerley*, artiste du verre
- *Ghislain Papillon*, architecte et critique d'art

**PRIX DENISE-PELLETIER**

- *Louise Bail*, musicologue, présidente du jury
- *Paul-André Fortier*, chorégraphe, directeur artistique de la compagnie Fortier danse-crétion
- *Manon Guilbert*, journaliste au quotidien *Le Journal de Montréal*
- *Jacques Labrecque*, directeur du centre culturel de l'Université de Sherbrooke

**PRIX ALBERT-TESSIER**

- *Louise Spickler*, directrice générale de l'Institut national de l'image et du son (INIS), présidente du jury
- *Claude Racine*, ex-directeur de la revue *24 images*
- *Ségolène Roederer*, directrice générale des Rendez-vous du cinéma québécois

## PRIX GÉRARD-MORISSET

- *Richard Dubé*, ethnologue, président du jury
- *Michel Faubert*, conteur et musicien
- *Raymonde Gauthier*, historienne de l'architecture au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal
- *Guy W. Richard*, généalogiste et gouverneur de la Société de généalogie de Québec

## PRIX ARMAND-FRAPPYER

- *Réjean Landry*, professeur au Département de management de l'Université Laval et directeur de la Chaire FCRSS/IRSC sur le transfert de connaissances et de l'innovation, président du jury
- *Alain Houde*, chercheur scientifique au Centre de recherche et de développement sur les aliments (CRDA) d'Agriculture et Agroalimentaire Canada
- *Louise Milot*, ex-vice-présidente à l'enseignement et à la recherche du réseau de l'Université du Québec
- *Jean Nicolas*, professeur titulaire au Département de génie mécanique de l'Université de Sherbrooke
- *Jean-Marie Toulouse*, directeur de l'École des hautes études commerciales de Montréal et professeur titulaire

## PRIX WILDER-PENFIELD

- *Joséphine Nalbantoglu*, professeure associée au Département de neurologie et de neurochirurgie de l'Institut neurologique de Montréal, présidente du jury
- *Jacques de Champlain*, professeur titulaire de recherche au Département de physiologie et au Département de médecine de l'Université de Montréal et directeur du Groupe de recherche sur le système nerveux autonome
- *Gaétan Guillemette*, professeur titulaire au Département de pharmacologie de la Faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke
- *Sylvie Marcoux*, vice-doyenne à la recherche et aux études avancées à la Faculté de médecine de l'Université Laval
- *Donna Mergler*, professeure titulaire au Département des sciences biologiques et directrice de l'Institut des sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal

## PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

- *Arlette Pilote*, vice-présidente à la pédagogie à l'Association québécoise des professeurs de français, présidente du jury
- *Esther Croft*, écrivaine
- *Françoise Guénette*, journaliste
- *Luc Ostiguy*, professeur et directeur du Module de lettres et linguistique de l'Université du Québec à Trois-Rivières

## PRIX LIONEL-BOULET

- *Monique Charbonneau*, présidente-directrice générale du Centre francophone d'informatisation des organisations (CEFRIO), présidente du jury
- *Maher I. Boulos*, professeur au Département de génie chimique et directeur du Centre de recherche en technologie des plasmas (CRTP) de l'Université de Sherbrooke, et président de Tekna Systèmes Plasma Inc.
- *Jacques G. Martel*, directeur principal de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec
- *Jacek Mlynarek*, directeur général du Centre des technologies du textile
- *Leslie Ann Rusch*, professeure agrégée au Département de génie électrique et de génie informatique de l'Université Laval

# LES PRIX DU QUÉBEC

## ÉCRIN

L'écrin en bois d'acajou, doublé de peau de vache et de porc de couleur marine et muni d'un hublot en verre, a été conçu et réalisé par le relieur Jacques Fournier en collaboration avec Michael Eifert, ébéniste.



## MÉDAILLE

Cette année, le jury qui a choisi le créateur de la médaille était formé de Gilbert Boyer, artiste en arts visuels, Michel Burns, joaillier et orfèvre, et Danielle Thibeault, sculpteure.

*Créateur de la médaille :*  
*Denys Michaud*

Pénétrer. Déchiffrer. Hésiter.  
Comprendre. Améliorer.  
Achever. Suivre le fil vers  
les lumières. Ouvrir la voie  
à ceux qui approchent.



## PARCHEMIN

Le parchemin remis aux lauréats des Prix du Québec a été calligraphié sur papier Saint-Gilles par Anna-Linda Gagné.



Québec 

- Ministère de la Culture et des Communications
- Ministère du Développement économique et régional et de la Recherche